

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

N°.....

THÈSE

269

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention MÉDECINE)

PAR

Pirouz AZIZI

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Né le 18 Octobre 1908, à Kazidine (Iran)

La Puissance Créatrice de la Maladie

Président de Thèse : M. H. CLAUDE, Professeur

LIBRAIRIE L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, 17

PARIS (V°)

1935

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention MÉDECINE)

PAR

Pirouz AZIZI

~~Ancien Externe des Hôpitaux de Paris~~

Né le 18 Octobre 1908, à Kazidine (Iran)

La Puissance Créatrice de la Maladie

Président de Thèse : M. H. CLAUDE, Professeur

LIBRAIRIE L. RODSTEIN
17, Rue Cujas, 17
PARIS (V°)

1935

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.	PROUST.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.	TANON.
Médecine légale	BARTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LAIGNEL-LIAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	ACHARD.
	BEZANÇON.
	CARNOT.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNEO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiatrie.
 BENARD Henri... Pathologie médicale.
 BERNARD E. .. Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BROCC Pathologie chirurgicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHABROL Pathologie médicale.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT ... Pathologie médicale.
 FEY Urologie.
 GALLIARD .. Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES..... Pathologie chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU . Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGENIN ... Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LABBE (Henri). Chimie biologique.
 LACOMME

MM.

LANTUEJOL . Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LEMAIRE
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LEVY .. Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI Neuro-psychiatrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS..... Pathologie chirurgicale.
 PIEDLIEVRE. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUENU Pathologie chirurgicale.
 RICHEL Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 SEZARY Dermatologie et syphiligraphie.
 TROISIERS Pathologie expérimentale et comparée.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VALLERY - RADOT (Pasteur) Pathologie médicale.
 VELTER Ophtalmologie.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGIAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ABRAMI Clinique médicale.
AUBERTIN Clinique médicale.
BRULE Clinique médicale.
CHIRAY Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
HARVIER Clinique médicale.
LIAN Clinique médicale.

MM.

GUENIOT Clinique obstétricale.
LE LORIER ... Clinique obstétricale.
LEVY-SOLAL.. Clinique obstétricale.
METZGER Clinique obstétricale.

BASSET Clinique chirurgicale.
CADENAT Clinique chirurgicale.
ECALLE Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER. Clinique chirurgicale.
MOURE Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ ... Clinique chirurgicale.
VELTER Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
FREY Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
WETL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE ET A MA MERE

Humble témoignage de mon
profond amour filial.

A MA FEMME

En gage de ma tendre affection.

A LA MEMOIRE DE MON BEAU-PERE

Que j'aurais tant voulu près de
moi en ce jour.

A MES PARENTS

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur H. CLAUDE
Professeur de Clinique psychiatrique
Membre de l'Académie de Médecine

Qui nous a fait l'honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse. Qu'il veuille bien recevoir
ici l'hommage de notre profonde
reconnaissance et notre respec-
tueux dévouement.

A MON MAITRE

Monsieur le Professeur agrégé J. LEVY-VALENSI

Médecin des hôpitaux

Témoignage de notre gratitude
pour les précieux conseils qu'il
nous a prodigués et pour son
accueil toujours si cordial.

A MES MAITRES DE L'ECOLE DE MEDECINE
ET DES HOPITAUX DE REIMS

A MES MAITRES DE LA FACULTE
ET DES HOPITAUX

INTRODUCTION

*Depuis que l'on a découvert que le
diamant est du charbon, a-t-il perdu son
prix ?*

RIBOT.

Les anciens Grecs voulaient, par des organisations particulières, arriver à détruire les enfants sur lesquels pesaient une hérédité néfaste et lourde. L'Etat même avait le droit de ne pas tolérer que les citoyens fussent difformes ou contrefaits. En conséquence, il ordonnait au père, à qui naissait un tel enfant, de le faire mourir. « Loi figurant dans les anciens Codes de Sparte et de Rome ». Plutarque, ce grand moraliste de l'antiquité païenne, semble approuver cette loi quand il dit qu' « Il n'y avait aucun avantage, ni pour l'enfant, ni pour la cité, à vivre condamné, dès sa naissance, à n'avoir ni santé, ni vigueur. » Aristote professe le même principe dans *Politique*, livre V. Son maître, le divin Platon, fait également de l'état physique et moral une condition nécessaire, pour être admis dans la république. « Quant à ceux, écrit-il, dont le corps est mal constitué, on les laissera mourir. »

Aujourd'hui, ces questions sont devenues d'actualité. L'humanité ayant évolué, l'on n'envisage plus la destruction des êtres qui, soi-disant, pourraient nuire à

l'idéal de la beauté raciale, mais, dans certains pays, on empêche la conception par la stérilisation chirurgicale des parents jugés aptes à reproduire des êtres dégénérés.

En face de ces considérations, nous avons voulu démontrer qu'actuellement nous ne sommes pas en mesure, par des procédés scientifiques sûrs, de pouvoir juger des aptitudes d'un être, même si sa constitution psychique nous était connue (ce qui d'ailleurs n'est pas le cas pour le moment), son caractère, c'est-à-dire ses possibilités de réaction affectives et volontaires au cours de son évolution et surtout ses réactions ultérieures à l'égard des facteurs exogènes, nous échappe totalement. En plus, nous n'avons pas le droit de supprimer une existence humaine, puisqu'il y a eu des enfants qui présentaient des stigmates indéniables de déséquilibres mentaux et qui sont devenus des êtres géniaux dont l'humanité est fière aujourd'hui. Ribot ne disait-il pas qu' « Il faut reconnaître que chez la plupart des hommes de génie, il se trouve tant de bizarreries, excentricités et désordres physiques de tout genre que la théorie pathologique conserve beaucoup de vraisemblance. »

Le rôle social des fous peut être considérable, c'est particulièrement dans les périodes troublées, qu'ils passent prophètes, précurseurs, héros et conducteurs de peuples. On conçoit aisément l'influence que peut prendre au milieu du trouble général un visionnaire, un halluciné qu'aucun frein logique ne retient, qu'aucune considération pratique n'arrête, et qu'aucune peur n'immobilise, et qui, les yeux brillants, le front haut, le verbe sonore, vaticine éperduement en place publi-

que. Il est vrai que l'impulsif étonne et choque en période calme, mais, quand la tempête souffle, cet étonnement devient, au sens étymologique du mot, de l'admiration. On n'ose plus dire qu'il est excentrique; on le proclame un homme extraordinaire. La Révolution française est, sinon l'œuvre de J.-Jacques, qui, quoi qu'on en dise aujourd'hui, était bel et bien un psychopathe. Le docteur Trélat, en voyant, le 15 mai 1848, la populace envahir l'Assemblée nationale, ne s'écriait-il pas : « Je les reconnais, je les ai soignés; Blanqui, Barbès, Sarbier, Huber, sont des fous. Tous fous, qui devraient être à La Salpêtrière et non ici ! ».

Le professeur Régis, dans la préface de *la Poésie et Folie*, de Voivenel, écrit : « La folie confirmée est le plus grand des malheurs. Quant aux formes plus légères de la déséquilibration mentale, elles ont dans bien des cas, une signification différente, à ce point qu'un petit grain de folie équivaut pour certains esprits, aux meilleurs quartiers de noblesse, et que l'on peut dire sans hyperbole que le jour où il n'y aura plus de demi fous, le monde civilisé périra non par excès de sagesse, mais par excès de médiocrité. »

Dans la Biologie de l'invention, M. Charles Nicolle envisage cette théorie d'un autre point de vue. « Rangerons-nous, écrit-il, parmi les dons de la nature, certains des maux qu'elle nous inflige ? Devant l'infirmité, un cœur noble se cabre. Toute atteinte à l'intégrité met notre devenir en question. Se laisser abattre c'est accepter la diminution, la défaite. Il n'est de méthode, pour conjurer le mauvais sort, que de se faire plus grand que lui. Une telle attitude n'est pas seulement vaillance; elle est sagesse. Que de grands esprits lui ont

dû leur grandeur : Démosthène à son bégaiement; Cervantès à sa main mutilée. Le triste Jean-Jacques à une infirmité atroce; Byron à son pied bot; Homère (qui sait ?) à sa cécité; Pascal à sa nature fragile. De quelle énergie ne sera pas capable celui qui emporte, à chaque heure, une victime sur le destin ? » Pourquoi ne pas ajouter que, comme Homère, Roudaki, le père de la poésie iranienne, et Moarri, le plus grand poète arabe, sur la tombe de celui où on lit : « Ci-gît celui qui a payé toute la vie, par des souffrances, les fautes de ses parents criminels qui l'ont mis au monde », étaient tous les deux aveugles. Il est certain que la bacillose de Laënnec ne peut être étrangère à la vulgarisation actuelle des méthodes de l'auscultation.

La page ci-dessous n'est-elle pas concluante pour prouver la puissance créatrice chez un déséquilibré, poussé par ses tares, à la toxicomanie. « Dans le frissonnement d'une feuille, la nuance d'une tige d'herbe, la forme d'un trèfle, le bourdonnement d'une abeille, l'étincellement d'une goutte de rosée, le visage d'une brise, et dans les vagues senteurs qu'exalte la forêt, survenait tout un monde de suggestions, toute une joyeuse nuit bigarrée de pensées décousues, rapsodique. » Poë.

Ainsi, chez le même Poë, qui subissait la hantise d'un corbeau. « Ce diabolique oiseau, confiait-il à un ami, ne cesse de me poursuivre; je ne peux m'en débarrasser; même assis à cette place, j'entends son croassement; j'ai le battement de ses ailes à mon oreille; je lui fais un poème et il ne me laissera pas dormir avant que ce poème soit fini. Peut-être, une fois fixé sur le papier,

l'oiseau de malheur abandonnera mon oreille et me laissera en paix. »

Voilà comment est né ce chef-d'œuvre : *Le Corbeau*, du cerveau d'un halluciné. D'ailleurs, l'hallucination et le délire ne sont-ils pas la cause unique de tant de légendes, fables et mythes ?

Il est incontestable qu'il y a eu des hommes qui, au point de vue somatique et psychique, étaient des oligophrènes et des déséquilibrés mentaux, lesquels sont devenus des grands esprits. Au lieu de supprimer ces existences, sur lesquelles pèsent de lourdes tares, comme l'envisageaient les anciens Grecs et comme certains faits actuellement en mouvement le prouvent, nous devons arriver, par l'étude analytique de la vie psychique qui est indispensable à nos disciplines scientifiques, à envisager les immenses ressources de l'intelligence de certains déséquilibrés, ceci par création de centres d'études, d'écoles particulières et d'établissements spéciaux de l'éducation, qui conduira le médecin à sa véritable tâche. Alors il pourra empêcher des grandes catastrophes, éviter des souffrances, soulager des misères et surtout aider les grandes âmes à forcer l'humanité dans son but de l'idéal. « Ainsi, de ce jour, commencera le monde des surhommes. » NIETZCHE.

Swift, en faisant son portrait, a bien défini ce rôle.

On a grand tort, écrit l'auteur de *la Prophétie de Windsor*, d'enfermer tous les fous à Bedlans. Une commission devrait aller les choisir, et mettre au profit de la société les génies qui s'y trouvent maltraités. Je propose même que l'on fasse des fous furieux des soldats. Moi-même, j'en suis une preuve, car je suis un homme

chez lequel les fantômes enlèvent souvent tout frein; c'est pourquoi mes amis ne me laissent jamais seul, si je ne leur promet de décharger d'une autre façon mes idées. »

Dans ce travail nous étudierons, après avoir dit quelques mots sur l'historique de la question : 1° l'étiologie, anatomie pathologique, et la symptomatologie d'ailleurs isolée, que l'on trouve fréquemment chez les grands hommes ; 2° nous nous étendrons sur l'inspiration poétique chez les aliénés et sur les poètes malades dont les œuvres sont les représentants vivants de leur état mental morbide, ainsi que Poë, Baudelaire, G. de Nerval, Verlaine, etc.

Nous avons l'honneur de publier en même temps une leçon de notre maître, M. Lévy-Valensi, qui a bien voulu nous permettre de la joindre à notre thèse et nous lui en sommes reconnaissant.

HISTORIQUE

Démocrite déjà au v^e siècle (a. J.-C.) estimait véritablement poète, celui dont la cervelle était dérangée.

Platon écrit que le délire n'est point un mal, qu'il est plutôt un bien, car ce fut dans le délire que les prophétesses de Delphes et de Dodone rendirent mille services aux citoyens de la Grèce. « Parfois, lorsque les dieux accablaient les peuples de terribles épidémies, un saint délire s'emparait tout à coup de quelques mortels, les rendaient prophètes, et leur faisaient trouver un remède à ses maux. » Voilà comment le grand maître explique en quelques mots la thèse que nous nous imposons de soutenir.

Aristote remarquait que, sous l'accès de la congestion cérébrale, plusieurs personnes devenaient poètes, prophètes et sibylles. « On a vu, raconte-t-il, que les hommes célèbres dans la poésie, dans la politique et dans les arts, étaient, soit mélancoliques et fous ainsi qu'Ajx, soit misanthropes ainsi que Bellérophon. Dernièrement, nous avons reconnu le même naturel chez Socrate, Empédocle et Platon. »

Au XVII^e siècle, Alexandre Tassoni écrit dans *Pensieri diversi* (1621) : « Il arrive à des pères de génie d'avoir des enfants très sots, et à des pères bien sots d'avoir des enfants très savants. » Pascal disait que

l'extrême talent touche à l'extrême démence. Spinoza, dans son traité : « *Theologico Politique* », raconte : « Pour prophétiser, il n'est point besoin d'avoir une âme plus forte que celle des autres hommes, mais d'être doué d'une imagination plus forte. »

Après Pascal, d'autres écrivains ont exprimé cette même opinion avec un langage différent, ainsi Diderot en 1752, écrivait : « Hélas que le génie et la folie se touchent de près. Les hommes d'un tempérament pensif et mélancolique ne doivent qu'à un dérangement de leur machine cette pénétration extraordinaire. Alors, soit qu'on les enferme ou soit qu'on leur élève des statues. »

Au début du XIX^e siècle, Schlegel prétendait que « La maladie renferme une vie plus riche et plus mystérieuse que la santé. » Schopenhauer soutenait que « les personnes de génie ne sont pas seulement désagréables dans la vie pratique, mais elles sont aussi faibles de sens moral. De tels hommes ne peuvent avoir que peu d'amis : Sur les sommets règne la solitude ». Il écrit ailleurs que : « Le génie est plus voisin de la folie que de l'intelligence moyenne. » Poë disait : « Ce que le monde appelle génie, est une maladie mentale, qui résulte de la prédominance excessive de quelques facultés. » Taine, dans « *L'histoire de la littérature anglaise* », écrit en parlant des hommes de génie : « Ils gisent, blessés par la grandeur de leurs facultés. Les uns éteints dans la stupeur ou l'ivresse, les autres usés par le plaisir ou le travail ; ceux-ci précipités dans la folie ou le suicide, ceux-là rabattus dans l'impuissance ou couchés dans la maladie. » Lelut, en 1855, dans la préface de la seconde édition de « *Démon de Socrate* », écrivait : « Lorsque je publiai, il y a vingt ans, le livre

dont je donne ici une seconde édition, il y a deux choses que je ne mettais pas plus en doute l'une que l'autre : La première, que sur le sujet de ce livre, la démonstration et l'explication du fait du démon de Socrate, je disais la vérité ; la seconde, que cette vérité ne pouvait manquer d'apparaître à tous aussi claire, aussi éclatante qu'elle m'était apparue à moi-même. La première de ces persuasions est encore, et plus que jamais, la mienne ; quant à la seconde, elle constituait, je l'avoue, une illusion bien naïve et que je n'ai pas tardé à perdre. »

Je disais que Socrate, cet homme sage parmi les plus sages, vertueux parmi les plus vertueux, était un visionnaire, un halluciné, c'est-à-dire, dans la réalité de la science, un aliéné, un fou. Je le disais comme la chose du monde la plus simple et la plus admissible, mais, aux yeux de tout autre que moi, une semblable affirmation devait paraître exorbitante, monstrueuse et ridicule. »

Mais réellement,, il faut arriver *au milieu du XIX^e siècle* pour trouver la première observation médicale. En effet, en 1856, Lombroso écrivait : « La folie de Cardan » l'idée qui l'amène plus tard à prétendre que le génie est une névrose. Trois ans après, Moreau de Tours pose dans la « psychologie morbide » nettement la question et croit prouver que le génie est une psychose. A l'étranger, vers la même époque, Schilling, dans « *Psychiatrische Briefe* », écrit que « Le génie est toujours une névrose et souvent une aliénation » ; et Jurgen Meyer, dans « *Génie und Talent* », exprime une opinion analogue.

Un quart de siècle plus tard, Lombroso, le distingué

aliéniste italien, va plus loin et, dans « *Homme de génie* », généralise ce problème ; il décrit un syndrome de la psychose de génie : « Le génie, écrit-il, est une forme de psychose dégénérative appartenant à la famille des épilepsies. »

Grasset, dans ses leçons de clinique médicale, après avoir énuméré les noms des génies malades, ne croit pas que le génie soit toujours une psychose.

Depuis Moreau, Lombroso et Nordau, beaucoup d'auteurs se sont occupés de l'étude médicopsychologique des grands esprits, ainsi que Bugeault sur Rousseau, Hillemand et Cabanes sur A. Comte, Loygue sur Dostoïewski, Petit sur Ed. Poë, Audmot sur A. de Musset, Lacassagne sur Maupassant, et Frugier sur Rollinard, etc. En 1908, Voivenel fait une étude détaillée sur « *La littérature et folie* », et Régis, dans « *La Revue Philomatique* », écrit un article sur le même sujet, et Anthème et Drommard, dans leur belle œuvre : « *Poésie et folie* », prouvent qu'il y a peu de poètes qui ne présentent quelques signes de psychoses. Dernièrement, notre maître, M. le docteur Lévy Valensi, a fait une belle leçon sur lord Byron et nous a dit que chez la plupart des romantiques on peut trouver une constitution schizoïde sur laquelle vient se greffer parfois la folie périodique.

Ajoutons enfin que Kretshmer, dans son livre, *La structure du corps et le caractère*, s'occupe de la question et donne un tableau que nous reproduirons dans les pages qui vont suivre.

ETIOLOGIE

I. *Fréquence.* — Certains auteurs comme Moreau de Tours, Lombroso et Nordau, ont pris tous les génies pour des dégénérés, mais c'est trop généraliser un principe sans preuves sérieuses ; les observations nous manquent. Cependant, en se penchant sur la vie privée et les œuvres des grands hommes, on remarque facilement que, chez la plupart, selon Ribot, il se trouve tant de bizarreries, excentricités, et désordres physiques de tout genre, que la théorie pathologique conserve beaucoup de vraisemblance. Mais ce qui est certain, c'est que l'insuffisance de défenses organiques chez les enfants en fait succomber un très grand nombre sous les griffes des agents morbides, de telle sorte que nous ne pouvons jamais les classer parmi les dégénérés supérieurs ou inférieurs.

Il y a, de plus, les génies mystiques qui se distinguaient autrefois, tandis qu'aujourd'hui ils se renferment dans des monastères, ou se font interner dans les asiles ; enfin les génies que nous appellerons « étouffés » ; Beard dit : « Par ignorance des maîtres et des parents qui voient en eux des esprits bornés, parfois même des idiots ! là, où il n'y a que de la distraction ou de l'amnésie du génie ! et essayent de les étouffer ou d'en retarder l'éclosion et y réussissent en partie. »

II. *Sexe*. — Le génie est propre à l'homme ; à ce sujet écoutons M. Ch. Nicolle qui se demande : la femme peut-elle faire œuvre de génie ? et aussitôt répond : non ! — et il ajoute : « L'état dans lequel la société humaine a vécu jusqu'à notre époque n'était pas, je le reconnais, favorable au développement de telles facultés chez la femme, en eut-elle reçu le don à la naissance. Les conditions de notre vie sociale changeant, le résultat ne va-t-il pas être autre ? La plupart des femmes, sinon toutes, l'imaginent ; beaucoup d'hommes y condescendent, je ne le crois pas. L'abdication des mâles peut, certes, modifier bien des choses. Ils ne changeront pas la femme en homme. Or l'aptitude à l'invention est une propriété, d'essence strictement masculine. »

III. *Race*. — D'après la théorie de Gobineau, les plus nombreux des grands esprits doivent leur gloire à la race aryenne ; ses théories sont aujourd'hui déformées ; la race indo-iranienne est remplacée par la race nordique ou des dolicocéphales blonds, de grande taille. Les déformateurs des théories de Gobineau arrivent même à nier l'action bienfaitrice du croisement. Depuis Darwin nous savons que la fertilisation, même chez les plantes hermaphrodites, doit être croisée.

Rémy de Gourmont, autre Normand, comme Gobineau, relevant la carte des grands hommes de la France les trouve presque tous aux frontières terrestres ou maritimes. D'après lui, les provinces centrales, celles du sang gaulois le plus pur seraient en génie les moins riches. En Allemagne, Goethe, Schiller, Beethoven sont

Rhénans ; Mozart est né aux confins des régions italiennes.

M. Nicolle, dans la biologie de l'invention, dit à ce propos : « Les individus de parents différents sont comme des chiens de nos villes, des produits inclassables, mais, si la régularité et le charme physique sont inconnus des cabots, de combien ne l'emportent-ils pas, en intelligence, en malice, en spontanéité sur les chiens de sang plus pur et d'irréprochable forme. » Il détermine ensuite les conditions de ce mélange : « Si le mélange des sangs nous paraît favorable comme condition de la formation du génie, il ne faut pas que s'exagèrent les différences entre les sangs qui s'unissent.

Plus les parents sont étrangers l'un à l'autre, plus la rupture d'équilibre a chance d'être marquée chez le produit. Un changement trop grand d'équilibre n'est plus un simple accident c'est une catastrophe. »

Ajoutons que certains auteurs attribuent aux saisons et à la pression atmosphérique des influences sur les génies ainsi que les greffes climatiques !!!

IV. *Les agents :*

a) *Héréditaires.* — Enfants d'alcooliques, spécifiques et bacillaires, sont prédisposés à devenir des grands hommes.

b) *Acquis.* — Il est probable que certains excitants artificiels, la syphilis, la tuberculose, rhumatisme, malaria (dans le cas de Le Tasse) interviennent dans la création des œuvres de génie. Enfin encéphalite léthargique : Zola !!

Ici, nous étudierons l'influence des intoxications sur les productions du génie d'autant plus que nous connaissons le rôle du déséquilibre mental qui pousse les prédisposés vers les auto-intoxications, cette influence étant plus facilement démontrable. « J'aime l'or, car il me donne le moyen d'acquérir du vin qui, en m'inspirant, me mène à la gloire !! » (GLUCK.)

« L'homme a donc voulu créer le paradis par la pharmacie ? » (BAUDELAIRE.)

« Avec des magnifiques artifices, chante les bienfaits de l'opium ! Tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias, des cités et des temples qui dépassent en substance et splendeur Babylone !!! » (DE QUINCEY.)

Le rôle physiologique de l'alcool, éther, et du haschiche est suffisamment connu aujourd'hui. Chacun sait que le cerveau travaille avec une activité inaccoutumée sous l'influence naissante de l'ivresse. « Toute substance ayant une action élective sur les centres nerveux, dit Moreau, semble introduire dans l'organisme comme un nouveau principe de vie et communique aux facultés de l'âme une activité inaccoutumée. Dans tous les cas, il y a une première phase de leur action dans laquelle, loin d'être troublées ou perverties, les facultés sont simplement imprégnées d'une énergie et d'une activité nouvelle. Les sensations plus vives, les perceptions plus promptes, l'imagination plus active, et toujours prête à se plonger dans la rêverie ; cet état d'âme que l'on a presque divinisé et sans lequel il n'y a point d'inspiration poétique. »

Nous n'oserons jamais généraliser l'effet inspirateur des substances stimulantes, ainsi que nous ne prétendons pas que tous les chefs-d'œuvre doivent leur existence à l'action de l'alcool, stupéfiants ou autres ; car, l'homme de génie est là ; c'est à lui que l'on doit tout. Toutefois, il est indéniable que le coup de fouet des vapeurs toxiques a été pour beaucoup l'élément sans lequel certaines œuvres n'auraient pas été telles qu'elles sont aujourd'hui. Nous ajouterons que tous les poètes du fantastique et du merveilleux ont eu recours aux toxiques pour voir ce que ne voient pas les cerveaux normaux. Ils ont besoin d'être visionnaires, et ils savent bien que, plus ils auront le cauchemar, plus leur récit sera impressionnant.

M. le professeur Janet estime que certains tempéraments névropathes déprimés et en hypotonie psychologique ont besoin de prendre des excitants nerveux pour recouvrir leur énergie.

Regnault a vérifié, par expérience personnelle, l'état d'euphorie qu'éprouve le fumeur d'opium ; il dit en substance : « qu'après deux ou trois pipes, une grande liberté d'esprit envahit toute la personne ; avec cinq ou six pipes, le fumeur a la sensation d'être léger, presque immatériel ; il est alors plein d'un optimisme qui lui fait trouver ses idées géniales ».

Le fumeur se croit capable de tout, ses facultés mentales lui semblent hypertrophiées au suprême degré, il n'a qu'à vouloir pour pouvoir, suivant le docteur Michaut.

Spencer a dit, dans son autobiographie : « La morphine donne une extrême cohérence aux idées, l'esprit semble venir d'un autre moi. »

Goëthe, dans ses conversations rapportées par Eckermann, avoue : « Lorsque le vin surexcitait mon esprit, je composais, à l'heure même, tout ce qu'on pouvait me demander. »

« On a dit d'Avicenne que la philosophie ne lui avait pas servi à vivre honnête, ni la médecine à conserver la santé, car il se plongeait souvent dans la débauche et abusait de l'opium.

Charles XII même, en Turquie où l'Islam défend l'emploi des boissons enivrantes, après cinq ans de séjour, avait plusieurs barils d'eau-de-vie dont il ne se séparait jamais. Son adversaire, Pierre Le Grand, était un rude buveur.

Verlaine, A. de Musset, G. de Nerval, en consommaient sans ménagement. Alexandre est mort après avoir vidé, dit-on, dix fois la coupe d'Hercule pleine de vin. Un soir, il est tellement ivre qu'il fait brûler le magnifique palais de Darius.

César fut souvent reporté chez lui, sur les épaules des soldats, ivre mort.

De Quincey abusait de l'opium et a laissé de vives peintures de ses excès dans « la confession d'un mangeur d'opium ».

Arvède Barine découvre dans les œuvres d'Hoffmann l'influence incontestable du vin; d'ailleurs, celui-ci raconte lui-même son enthousiasme !! « Il est certain que lorsqu'on est dans l'heureuse disposition où l'esprit passe de la période d'incubation à celle de la création, une boisson spiritueuse imprime aux idées un mouvement plus vif. La comparaison qui me vient à

l'esprit n'est pas bien noble, mais, de même qu'une roue de moulin travaille plus vite quand le torrent grossit et augmente de force, de même, quand l'homme se verse du vin, le mouvement intérieur prend une forme plus rapide. C'est tout de même beau, qu'un noble fruit porte en lui-même de quoi régir l'esprit humain !! par un procédé inexprimable dans ses résonnances les plus personnelles. » Et alors, l'auteur des contes fantastiques devient médecin, conseillant à chaque forme de l'inspiration une sorte de vin et de spiritueux. C'est sûrement dans le délire alcoolique qu'ont pu être enfanté *Don Juan*, *le Spectre fiancé* et *la Femme Vampire*.

V. *Antécédents des génies :*

« Jamais je ne conseillerai à une femme d'épouser le fils d'un homme de génie. Elle ferait certainement mieux de s'allier au fils d'un robuste et ignare paysan. Ce sera pour les enfants qu'elle doit avoir une bien meilleure condition de santé. » (CH. RICHET.)

Le fils du vertueux Marc Aurèle fut un monstre de cruauté.

Le fils de Scipion l'Africain était imbécile ; celui de Cardan criminel. Thémistocle, Aristide, Périclès, ont été malheureux dans leurs enfants.

Le père de Cardan fut un mystique, excité toute sa vie. Pierre Le Grand avait un fils ivrogne et fou. Le frère de Richelieu croyait être Dieu le Père, sa sœur disait qu'elle avait un dos en cristal. La sœur de Hegel se croyait changée en pli postal.

Lombroso apporte l'arbre généalogique de Léopardi : quatre générations de mystiques. Le père de Beethoven avait une réputation d'ivrognerie si bien établie que l'on disait de lui : sa mort avait arraché des larmes aux marchands de vin.

Byron avait une mère folle, son père était bizarre.

Le père d'Alexandre était ivrogne, sa mère dissolue et perverse.

« Mes parents idiots ou fous moururent tous victimes d'une folie terrible. » (BAUDELAIRE.)

Renan était enfant prématuré ; il avait un oncle fou, un grand-père fou, qu'on voyait se promener avec une énorme cocarde tricolore en s'écriant : « Je voudrais bien savoir qui est celui qui va m'arracher cette cocarde. »

Napoléon, Dumas père, Balzac, Racine, Schopenhauer étaient issus de pères âgés. Les parents de Poë étaient éthyliques et phthisiques. Charles Quint était fils d'aliéné, petit-fils de mélancolique ; lui-même, dans un accès de mysticisme, renonce au trône et passe le reste de sa vie dans la pénitence et les prières.

Les exemples abondent. Enfin, la mère de Goethe, avec son tempérament hypomaniaque, avait une fille qui souffrait de mélancolie, et un fils, le poète, sujet à de légères et périodiques oscillations d'humeur.

Anatomie pathologique

Les observations sont très rares à ce sujet. M. Charles Nicolle affirme que le cerveau des génies s'écarte beaucoup du type normal ; mais nous ne savons pas en quoi peut consister cet écartement. La masse cérébrale est souvent plus lourde que la moyenne. Gley donne ces quelques chiffres : Broca, 1.484 grammes ; Gauss, 1.492 ; Schiller, 1785 ; Cuvier, 1.830 ; Byron, 2.230 ; et il ajoute « qu'il y a, il est vrai, des exceptions ». Des hommes éminents avaient un poids cérébral inférieur à la moyenne. Dans ce cas, on a trouvé des circonvolutions riches en méandre. On rapporte certaines anomalies macroscopiques après les autopsies des grands hommes ; ainsi, chez Volta, Lombroso a trouvé les apophyses styloïdes très saillantes !

D'après une observation allemande, Tiedemann présentait une crête osseuse entre le sphénoïde et l'apophyse basillaire ! Rousseau, Milton, Linnée, Gibbon étaient hydrocéphales.

On a trouvé chez Grossi, Donizetti, Schumann, des méninges épaissies et injectées.

Wagner rapporte le résultat de l'autopsie du clinicien Fuchs ; d'après cet auteur, sa scissure de Rolando était interrompue par une convolution superficielle. Pascal avait des graves lésions de sclérose et un énorme abcès de la moitié gauche du cerveau. Bischoff et Rüdinger ont fait l'autopsie de dix-huit savants et ont trouvé des anomalies plus ou moins nettes dans leur cerveau. Enfin, chez Gambetta, la scissure de Rolando était longue et dédoublée. En tout cas, les auteurs sont très avares de précision à ce sujet.

SYMPTOMATOLOGIE MORBIDE CHEZ LES GRANDS HOMMES

Après les grands défenseurs de la théorie de la dégénérescence (Magnan et Morel), Binet Sanglé, dans les prophètes juifs, cherche à trouver ces signes chez les êtres de génie qu'il appelle dégénérés supérieurs. Il en donne la description suivante : Si le cerveau est par certains côtés celui d'un homme supérieur et, par d'autres, celui d'un débile, on a le dégénéré supérieur. Le Grand du Saulle, dans : « *Les signes des folies raisonnantes* », parle « des déformations crâniennes, asymétrie faciale, dentition anarchique, aspect de l'oreille, modification du caractère à la puberté, et, anomalie des organes génitaux, le strabisme et nystagmus.

On trouve les mêmes remarques par J. Moreau de Tours, Lombroso et Nordau, etc... En réalité, ce sont là des signes que l'on trouve chez les enfants sur lesquels pèse une hérédité lourde, puisque « lorsque l'enfant voit le jour, comme écrit M. le docteur Lévy-Valensi, il apporte, au point de vue général, un bagage déjà lourd de misère. La plupart des psychiatres disent que tout individu originellement organisé d'une manière vicieuse, c'est-à-dire, s'écartant physiquement ou intellectuellement du type normal de l'humanité est un déséquilibré.

L'inégalité qu'on observe si fréquemment dans leur développement physique est un témoin vivant de leur constitution morale. Ils sont asymétriques dans leurs facultés mentales comme ils le sont parfois dans leur crâne ou leur visage. Malgré la luxuriante richesse de leur système intellectuel, il y a des lacunes dans leur esprit. Voici comment on peut expliquer certaines bizarreries des grands hommes, ainsi que le dédoublement de la personnalité qui est le caractère dominant des esprits supérieurs. Ils sont sensibles à toutes contrariétés, heureux aux moindres plaisirs. Porché présente le poète Verlaine comme le plus ignoble des ivrognes et le plus délicieux des poètes. Je suis menteur, médisant et joueur, avoue Cardan.

Rousseau, pourtant si sensible, délaisse ses amours, abandonne ses enfants, et écrit son livre « sur l'éducation » !!! Se fait tour à tour apostolat de la religion et celui des philosophes.

Swift, ecclésiastique, écrit « *Le chant obscène des amours de Strafan et de Cloë* », se traîne dans les cabarets, parmi les plus mauvais drôles.

On sait que les plus grands tragédiens sont gais en société et les plus grands comédiens sont tristes. Le docteur Albermetty raconte l'histoire d'un malade le consultant pour son état triste. Il lui prescrit d'aller voir Grimaldi lequel, en le faisant rire, lui profitera beaucoup plus que les médecins. « Mon Dieu, lui répond le malade, je ne le puis pas, je ne le puis pas, car c'est moi qui suis Grimaldi. »

Aujourd'hui, avec Bleuler, M. le professeur Claude et Kreitschmer, la théorie de dégénérescence a fait place

à la constitution (tempérament) schizoïde. La constitution mentale, nous enseigne M. Lévy-Valensi, apparaît surtout comme l'exagération, parfois comme la perversion d'une ou de plusieurs tendances. Elle est donc nettement un syndrome morbide. Ailleurs, dans le *Précis de Psychiatrie*, sous le titre de Constitution automatique ou par désagrégation mentale, il nous dit : « A ce groupe participent tous ceux chez lesquels le subconscient intervient avec une intensité particulière, les distraits, les rêveurs, les imaginatifs, les individus à représentations vives objectivées, presque hallucinatoires, et aussi un certain nombre d'impulsifs. C'est dans ce groupe qu'il faut donc comprendre la constitution schizoïde. »

Pour Kreitschmer, il y a six tempéraments :

Cyclothymiques :

1° Hypomaniaques, sujets mobiles, gaïs ;

2° Syntoniques : réaliste, pratiques, humoristes, sans malice ;

3° Lourd.

Schizothymiques :

4° Hypéresthésique : nerveux, irritables, idéalistes, homme délicat vivant une vie intérieure ;

5° Tempérament schizothymiques et énergiques, systématique ;

6° Anesthésiques, hommes solitaires, indolents, inaccessibles aux passions. Il donne le tableau ci-dessus montrant les aptitudes spéciales de ces tempéraments :

	Cyclothymiques	Schizothymiques
Poètes ..	Réalistes Humoristes	Pathétiques Romantiques Artistes de la forme
Savants	Amour du Concret Empiriques descriptifs	Logiciens précis Systématiques Métaphysiciens
Chefs ...	Initiateurs vigoureux Organisateurs audacieux Négociateurs intelligents	Idéalistiques purs Despotes et fanatiques Calculateurs froids

Parmi les cyclothymiques il place Mirabeau, Luther, Alexandre de Humboldts, etc. Parmi les schizothymiques il cite les noms de Robespierre, Calvin, Schiller, Le Tasse, Spinoza, Kant, etc... Il ne manque pas d'exemples dans les œuvres des grands hommes pour prouver l'autisme, l'isolement, l'hyperémotivité et l'hyperesthésie, en un mot la constitution schizoïde de ces grands esprits ainsi que Napoléon avec son aspect eunicoïde, n'était-il pas d'un tempérament franchement schizoïde épileptoïde ?

Michel Ange, Pascal, Chopin, Musset, Rousseau, Kant, Nietzche n'avaient-ils pas un tempérament schizoïde avec un mélange de tendances épileptiques et paranoïdes.

a) *Hypersensibilité.* — « Ces poètes ont une machine nerveuse plus sensible que la nôtre. » (Taine); Montegazza écrit que « chaque souffle de vent, chaque brise trop chaude et chaque frisson d'air frais deviennent pour ces sensitifs le pétale de rose qu'empêchait de dormir le malheureux Sybarite. »

Pensait-il à lui-même quand Lafontaine faisait ces vers : « Un souffle, une ombre, un rien leur donne la fièvre. » Diderot se plaint en écrivant que si jamais la nature a fait une âme sensible, c'est bien la sienne. La première fois qu'Alfiéri entendit de la musique, il resta plusieurs jours dans un état mélancolique extraordinaire.

b) *Irritabilité.* — A. de Musset, Flaubert, Schopenhauer détestaient la musique, même le bruit de la rue et le son des cloches les rendaient insupportables, les chassant à la campagne. Napoléon I^{er} brisa un cabaret en porcelaine pour en finir avec la résistance du plénipotentiaire autrichien. A. Dresde, en 1813, alors qu'il avait le plus besoin du prince de Metternick, il lui demanda brutalement combien l'Angleterre lui avait donné pour défendre sa cause. Cette impulsion allait parfois si loin qu'il jeta au feu la partie de son vêtement qui ne lui convenait pas. « J'ai les nerfs fort irritables », disait-il.

c) *Distraction.* — Un ami de Lulli disait, pour l'excuser du manque d'attention qu'il portait aux conversations : « Il n'a pas de sens commun, il n'a que du génie. » — De La Fontaine, Racine raconte cette anecdote (*Mémoires*) : « Séparé de sa femme, venu à

Château-Thierry pour se réconcilier avec elle, il ne la trouve pas, il va chez un ami qui lui donne le gîte et le régate pendant deux jours; puis il reprend la voiture publique qui le ramène à Paris, ne songe plus à sa femme. Quand ses amis le revoient, ils lui demandent s'il est réconcilié : « J'ai été pour la voir, leur dit-il, mais je ne l'ai pas trouvée, elle était au Salut » : Newton bourra un jour sa pipe avec le doigt de sa nièce et quand il sortait de sa chambre pour chercher un objet, il y rentrait souvent sans l'avoir. Buffon, un jour, plongé dans ses pensées, grimpa sur un clocher et descendit par les cordes, toujours distrait. Mozart, en coupant sa viande, se blessait souvent. L'évêque Münster, rapporte Réveillé Parise, voyant écrit sur la porte de son antichambre : « Le maître est absent », s'arrête et attend... son propre retour. Beethoven revenait souvent de ses excursions en laissant dans les bois son habit sur l'herbe.

Victor Hugo écrit : « Il ne savait pas le latin mais le comprenait très bien. »

On lit dans *L'Harmonie de la Nature*, de B. de Saint-Pierre : « Les puces, partout où elles se trouvent, se posent toujours sur la couleur blanche pour que nous puissions les attraper plus facilement; les chiens sont toujours de couleurs différentes, claires et foncées, afin qu'on ne les confonde pas avec les meubles de la maison. »

Montesquieu écrit : « J'ai entendu déplorer bien souvent l'aveuglement de François I^{er} qui rebuta Christophe-Colomb, quand il lui offrait les Indes. » (Or, François I^{er} est monté sur le trône en 1515 et Colomb est mort en 1506.)

Voici quelques syndrômes isolés qu'on rencontre chez les grands hommes :

Hallucinations. — Sans nous occuper de la genèse de l'hallucination et des théories de Spinoza, Leibniz, Taine et M. Bergson, cette manifestation extérieure des facultés morbides se rencontre fréquemment chez les créateurs; sa puissance créatrice chez les mystiques, poètes, peintres, et même chez certains savants, est indéniable; de telle sorte que chez les délirants mystiques on peut dire que l'hallucination est un syndrôme physiologique (BRIÈRE DE BOISMONT).

Voici quelques confessions de grands hallucinés :

« J'ai été livré dès mon enfance à des hallucinations auditivo-visuelles. Je vois un coq qui me parle avec une voix humaine. Un Tartare plein d'ossements s'agite devant moi. » (CARDAN.)

Swendeborg comme Camasutra et Dante ont cru avoir visité le ciel et y avoir vu le Père Eternel en personne. Descartes entendait une personne l'engageant à poursuivre ses recherches.

Une femme visitait Cromwel et lui prédisait son avenir brillant.

Nous n'insisterons pas sur les hallucinations de Poë, Verlaine, Baudelaire, etc.

Les plus grands hallucinés étaient des délirants mystiques, tous ont vu et surtout entendu la voix des anges, des esprits, des djenns et même de Dieu. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les Juifs appelaient leurs prophètes Roë, c'est-à-dire voyant; Khozeh, visionnaire; Nabi, proclamateur, autant dire fou.

Spinoza nous raconte que le tempérament des prophètes se voit dans leurs œuvres; si le prophète était gai, il lui est révélé des victoires, la paix, etc.; sinon il prédisait des guerres et des supplices. Certains livres célestes sont formés d'un ensemble décousu et bizarre. Les faits historiques, les promesses, les menaces et les questions morales, sont répétés, rabachés et éparpillés. Il n'y a aucune continuité de pensée. Mais aussi n'oublions pas que les commandements ont été ramassés après la mort des prophètes, restant ainsi longtemps dans la mémoire des hommes et transmis de générations en générations.

Les hallucinations étaient toujours accompagnées du délire dans toutes ses formes, et en particulier délire de persécution. Certains prophètes étaient des persécutés-persécuteurs.

Les exemples d'hallucinations mystiques abondent.

Luther écrit : « Lorsque j'étais dans ma pathos, j'entendis un soir, pendant que j'étais au lit, les noisettes se mouvoir à l'intérieur d'un sac et se lancer d'elles-mêmes contre le plafond. A peine m'étais-je endormi que j'entendis un grand bruit comme si beaucoup de baies se précipitaient dans la pièce. Je me levai et m'écriai : « Qui es-tu ? »

Le délire mystique, nous le trouverons chez beaucoup d'autres esprits supérieurs. Quand ces hommes n'étaient pas des prophètes, ils se préoccupaient dou-

loureusement des problèmes touchant les religions. Haller écrit : « Mon Dieu, donne-moi, donne-moi une goutte de foi. Ma pensée croit en toi, mais mon cœur s'y refuse. » Selon Anthème et Drommard, les dégénérés ont fréquemment des tendances mystiques, visant à traduire des impressions vagues. « Ils voient toutes les choses dans le jour gris de la première aube. »

Perversion. — L'absence de sens moral est particulièrement fréquente chez les dégénérés supérieurs, tout comme chez les oligophrènes. Incapables de se plier aux conditions de l'existence sociale, ils satisfont un instinct, une inclination et un caprice, sans que nulle considération ne les arrête.

Ménesclop, ce misérable qui violait et tuait les petites filles, raconte son histoire : « Je l'ai vue, et l'ai prise. Je m'en veux maintenant; mais la fureur vous grise, et le bonheur n'a qu'un instant. »

Le marquis de Sade fut un poète de quelque mérite. Son *Epreuve*, comédie en un acte, fut saisie par la police. Son *Misanthrope* eut du succès au Théâtre Français. Oscar Wilde, atteint d'uranisme, jouissait comme poète d'une réputation incontestée. Verlaine, pervers, était un récidiviste des tribunaux. Rousseau, Baudelaire et Michel-Ange étaient homosexuels. Maupassant était un fétichiste et Rousseau un masochiste.

Délire. — La trace de l'état de déviation intellectuelle se trouve dans les œuvres et la vie de certains grands esprits; fréquemment, il y a dans l'ensemble de leurs œuvres et de leurs discours des déductions illogiques, des contradictions et des fantaisies bizarres.

Haym définit la philosophie de Schopenhauer : « Un rêve vivement rêvé et spirituellement réalisé. » Walt Whimann disait que « L'âme n'est pas seulement dans le bras, dans le nez, dans le menton, mais jusque dans le... »

Délire hypochondriaque. — Guisti était hydrophobe, se disait malade des intestins, et des vers. Zimmermann avait peur de mourir de faim. Cardan disait : « Je suis atteint de toutes les maladies et je les étudie d'ailleurs : palpitation, flux de ventre, goutte (même hernie !) ne me quittent que si j'adresse une prière à la Vierge bienheureuse. » Schopenhauer fuyait le choléra. Il s'en va de Naples ayant peur de la petite vérole; de Vérone par la crainte d'y avoir prisé du tabac empoisonné. « Lorsque je n'ai aucune inquiétude, gémit Rousseau, c'est alors que j'ai les plus grandes craintes. »

Un coup d'œil sur la correspondance de Voltaire suffit pour voir qu'un jour ne se passait pas sans qu'il souffrît d'une maladie. A M^{me} de Bernier, il écrit que les eaux de Forges lui font du bien; deux jours après, au mari de la même personne, il se plaint que les eaux l'ont tué. Il écrit à un ami : « A l'égard de mon corps, il est moribond... Je vise à l'hydropisie, je n'en ai pas l'air, mais vous savez qu'il n'y a rien de si sec qu'un hydropique. Des maladies plus cruelles encore que les rois me persécutent. Il ne me manque que les médecins pour m'achever !! »

Délire mélancolique. — Quels sont les poètes et écrivains, qui n'ont pas passé des moments de mélancolie, si ce n'est toute leur vie ? de telle façon que les

arguments abondent pour prouver que le fondement de la mélancolie est une source esthétique et un élément physiologique de la nature humaine.

Les pleurs précèdent de beaucoup les rires chez l'individu, prétend Jame Sully.

Nous parlerons donc ici de la mélancolie pathologique qui pousse le sujet comme G. de Nerval, au suicide. M. le professeur Lévy-Valensi écrit : « Pour la poésie, comme pour les maladies mentales, il faut arriver à la grande division de Krœplin et Bleuler : « La psychose périodique et la schizophrénie. » Il existe des pages de la littérature d'une finesse remarquable, dues uniquement à la puissance créatrice de ces cerveaux malades.

Lestmann, auteur du *Journal d'un mélancolique*, se jette d'une fenêtre. Mailath écrit *Le Suicide* et se noie avec sa sœur à qui il avait dédié ce roman de prédicateur. « Mon caractère, avoue Flaubert en signant le diagnostic de sa folie périodique, va de l'extrême joie à l'extrême mélancolie, tout accroissement du savoir est un accroissement de tristesse. Je ne suis pas fait pour jouir. »

Zénon, Aristote, Héraclée, Lucrèce, Hydon, se sont suicidés. Chateaubriand, Rousseau, Maupassant manquèrent à diverses reprises de mettre fin à leur vie.

Cooper disait, en indiquant à un ami les arbres de son jardin : « Oui, ils sont beaux, mais il n'y en a pas un seul qui ne m'ait donné l'idée de m'y pendre. » « J'adresserai au ciel, gémissait Cavour, d'ardentes prières pour qu'il m'accorde une bonne fluxion de poitrine qui m'envoie dans l'autre monde, car je ne me tuerai point. »

« A mesure que la vie fuit, dit Amiel, je pleure l'abandon de la réalité, la pensée est triste sans l'action et l'action est triste sans la pensée. Je n'ai jamais appris l'art d'écrire. Ce journal ne sera utile à personne, et même pour moi. Il m'aurait plutôt servi à esquiver la vie. Dans le style, je suis inégal. Je vois devant moi plusieurs expressions et je ne sais plus pour laquelle je dois me décider. Ma passion est de nuire à mes intérêts. Lorsqu'une chose m'attire, je la fuis. » Voilà des pensées prouvant indubitablement que sans le délire systématisé chronique, Amiel n'aurait jamais écrit cette page si émouvante.

Délire mégalomaniac. — Schopenhauer disait : « Sous ma main et plus encore dans ma pensée mûrit une philosophie qui sera la plus grande. » Swift écrit, à une duchesse désireuse de faire sa connaissance, « que plus les hommes sont d'un rang élevé, plus ils doivent s'incliner devant moi. » Lenau se croit roi de Hongrie. Wezel rêve de fonder une banque et fabrique même des billets et finit par se croire le Dieu. « Je voudrais ressembler à Alexandre », répétait Charles XII.

« Je puis dire, avec le Christ, fait remarquer Hegel, que non seulement j'envisage la vérité, mais je suis moi-même la vérité. »

Délire de persécution. — Voltaire se croyait persécuté par les monarques. Rousseau, dans « *Dialogue par Rousseau sur Rousseau* », dit qu'il aurait été capable de mettre à mort ses contradicteurs, il croit tous les hommes contre lui; même, quelquefois, les éléments de la nature. Swift aussi était un persécuté persécuteur.

Poë persécutait tous les écrivains de son temps. Dès que Bernardin de Saint-Pierre rencontrait des gens dans les jardins publics, il les prenait pour ennemis et malveillants. Willemain se croyait victime des jésuites. Victor Hugo, dans « *Choses vues* », raconte une visite que Willemain lui rendit; il le trouve pâle, défait. « Quand je lui demandais, raconte Hugo, ce qu'il avait, il m'a répondu : « J'ai dans la tête un point douloureux. » Je souffre. Ils ont (les Jésuites) commencé par me » séparer de ma femme, ensuite de mes enfants. Quand » je les vois, j'ai peur de leur donner, même un baiser, » de loin, craignant qu'en les connaissant, « Ils » leur » fassent du mal. »

Obsession. — La plupart des œuvres de Maupassant sont la création d'un obsédé : *Horla*, *Qui sait*, *Lui*, *La main*, *Magnétisme*, ainsi que celles de Rollinat : *Les Yeux morts*, *Le Glas des Guillotinés*, dans lesquelles ils décrivent avec un talent touchant à l'horreur leur sentiment panphobique. Besi écrit : « Il y a des moments, et cela ne dure que cinq ou six secondes de suite, où vous sentez un phénomène que l'homme, sous son enveloppe terrestre, ne peut supporter; il faut se transformer physiquement ou mourir. Boucina (Avicenne), consacra la seconde moitié de sa vie à démontrer l'inutilité des études auxquelles il s'était livré pendant la première. Poë était toute sa vie un dipsomane et un dromomane. « J'ai besoin, disait Lenau, de changer de climat de temps en temps, pour me rafraîchir le sang. » Le Tasse, G. de Nerval, erraient continuellement. « Le changement de lieu, écrit Rousseau, est pour moi un besoin. » Il explique ailleurs une de ses aventures de

kleptomane, par ces termes : « Je vois la chose, elle me tente, si je ne vois que le moyen de l'acquérir, elle ne me tente pas. J'ai donc été fripon, et quelquefois je le suis encore pour des bagatelles qui me tentent et que j'aime mieux prendre que demander. »

INSPIRATION POETIQUE CHEZ LES ALIENES

Les psychiâtres les plus anciens ont indiqué que la folie peut produire une exaltation de la faculté mentale et donner un coup de fouet à certains centres plus ou moins latents.

Nous avons déjà parlé de la conception des savants grecs à ce sujet. Areté de Caépadoce raconte que quelques maniaques savent la philosophie sans l'avoir apprise et la poésie comme s'ils avaient été en rapport avec des muses. « Les insensés, nous dit Boucina (Avicenne), fournissent des productions étonnantes, si bien que le vulgaire les croit possédés. »

Au xiv^e siècle, Gentilis raconte que des aliénés, d'ailleurs illettrés, se sont mis tout à coup à parler et à écrire comme littérateurs de profession. Les études de ce genre ont tenté quelques auteurs depuis : Octave Depierre, thèses de Sentoux, de Lauret, de Garnier, un article de Régis et la thèse inaugurale de son élève Vigen, etc. Lauret écrit : « Il m'est arrivé plusieurs fois de prendre une idée trop favorable de la capacité intellectuelle de quelques personnes, lorsque je n'avais pour les juger que la connaissance de ce qu'elles faisaient ou disaient : tel malade qui m'avait frappé par des discours, n'était plus, après quelques soins, qu'un homme très ordinaire. » Disons tout de suite que les écrits des

aliénés sont en général d'une valeur médiocre, mais on peut les prendre pour une ébauche de la faculté poétique et à ce point de vue ils sont une preuve incontestable pour le but de ce travail.

Tous les auteurs désignent l'excitation maniaque susceptible de déclencher le talent poétique. Certaines névroses et intoxications ont été incriminées. Il est hors de doute que le début de la paralysie générale, comme nous l'avons fait remarquer, a été la cause de certaines œuvres de Maupassant et de Nietzsche. Anthème et Drommard écrivent que « Dans la folie circulaire, les écrits présentent les mêmes caractères que dans l'excitation maniaque; la phase d'agitation se manifeste par un besoin d'écrire, comme s'ils avaient médité quelque chose d'important pendant leur phase dépressive. » Dans l'état mélancolique sub-anxieux, chez les persécutés, les exemples de poètes ne manquent pas. Sérieux, Parrot et autres rapportent des cas de poètes dont leur poésie a quelque charme.

La rime, bien plus que la prose, donne issue à cette excitation psychique, ainsi qu'un maniaque écrivait à Arhouse.

Je vous écris en vers, n'en soyez pas choqué. — En prose je ne sais exprimer ma pensée.

Cependant, certains auteurs racontent des exemples de prose. Ainsi Lombroso écrit l'histoire d'un cordonnier n'ayant aucune instruction, atteint d'hallucination auditive, tue la mère d'une jeune fille à laquelle il portait un intérêt passionné. « Le mal s'aggravant, dit-il en substance, et s'aggravant en hallucination visuelle, le malade va se constituer prisonnier et il écrit son

aventure avec une netteté remarquable. Cette autobiographie me semble un des plus précieux fragments de l'anatomie pathologique de la pensée. Elle prouve avec beaucoup d'évidence qu'il y a des hallucinations avec conservation de toutes les autres facultés psychiques, parfois même hypertrophiées. Il est singulier qu'un homme, sans culture littéraire, ait pu s'exprimer avec tant de clarté et parfois même avec éloquence. Une particularité à noter, c'est le bon sens avec lequel, au premier abord, il attaque le préjugé du pronostic des songes, il appelle instinct son impulsion homicide, comme s'il eut consulté un psychologue de la vieille école allemande.

Dagonet rapporte l'histoire d'une malade atteinte de délire mélancolique qui écrivait la lettre suivante à son mari : « Pourquoi le maître de l'univers ne m'a-t-il pas ouvert le tombeau dans ma jeunesse ? », etc.

Un malade racontait à Esquirol : « Je ne suis pas tout à fait guéri, j'ai encore trop d'esprit pour cela. Quand je me porte bien, il me faut huit jours pour écrire une lettre. »

L'auteur de *l'Homme de Génie* rapporte l'histoire d'un périodique qui, dans sa tête, s'agitait tout un système philosophique logique et ordonné. « C'était un matérialiste convaincu, écrit-il; un jour, devant lui, quelqu'un prononça le mot âme; alors, très paisiblement, il est intervenu dans la conversation en disant : « Dans le monde il n'y a que des matières et la force de la matière. La pensée vient du cerveau et c'est une force comme l'électricité; l'homme, après sa mort, retourne au néant, sa matière se transforme qui sait en quoi. — Et comment expliquez-vous, lui objecta-t-on,

l'apparition de l'homme sur la terre ? — Par suite des modifications, répondit-il : il n'aura été qu'un vermisseau, puis, se transformant, se perfectionnant, il devient l'homme. Il prêchait que les religions sont des inventions. »

Le même auteur demande à une malade :

— Espérez-vous sortir bientôt de cet établissement ?

— J'en sortirai, répondit-elle, quand ceux qui sont dehors auront retrouvé leur raison.

Moreau rapporte ces vers d'un monomane de Bicêtre :

Ah ! le poète de Florence, — N'avait pas dans son chant sacré, — Rêvé l'abîme de souffrance, — De tes murs, Bicêtre exécré.

Parant écrit ces vers d'un aliéné de Toulouse :

Un docteur éminent sollicite ma muse, — Certes l'honneur est grand, mais le docteur s'amuse. — Car, dans ce noir séjour, le poète attristé — Par le souffle divin, n'est guère visité, etc.

Voici une lettre écrite à la Vierge par un droguiste enfermé à Sainte-Anne. (Cas d'Antheume et Dromard.) :

Veuillez agréer l'hommage — De ce modeste sonnet. — Et le tenir comme un gage — De mon sincère respect.

Sonnet de la même malade :

Souvenez-vous, Reine des Dieux, — Vierge des vierges, notre mère, — Que vous êtes sur cette terre — L'ange gardien mystérieux.

Moreau rapporte ces vers très peu respectueux pour le corps médical :

Le plus sublime des mandats — Ces infâmes aliénistes
— Qui reconnus pour moralistes — Sont des pires des scélérats.

L'auteur croyait d'ailleurs que, par châtiment céleste, il sera changé en bête, comme autrefois Nabuchodonosor, ainsi la vue d'un pré lui donnait l'envie de brouter. Quand il croisait un cheval et un âne, il criait : « Voici un collègue. »

Ces beaux vers sont du rédacteur en chef du « Glaneur de Madopolis » : *Journal de la maison de santé de Charenton*. (Observation de Sentoux.) :

La locomotive (Le train) :

Il fera le tour de la terre, — Il roulera pour sûr, un jour, sous l'Océan, — Mais ses feux rouges de l'arrière, — Disent qu'il veut aussi des martyrs et du sang.

Si sa trop vive ardeur n'était pas réfrénée, — Il marcherait jusqu'au trépas, — Et l'univers entier, à sa marche effrénée, — Ne suffirait peut-être pas.

Ainsi que le Progrès, il brise les obstacles — Qu'il rencontre sur son chemin; — Ainsi que le Progrès, il a fait des miracles, — Lui le plus grand miracle humain.

Ce monstre annule les frontières; — Séparant les peuples entre eux; — Il ne connaît pas de barrières; — Il voit partout les mêmes cieux. — Il augmente le nombre d'heures — Que nous devons vivre ici-bas. — Il apporte la vie aux plus humbles demeures. — Les points les plus distants pour lui sont à deux pas.

Il contribue à la défense; — Des pays qui sont menacés. — Il jette les soldats de France — Sur le sol ennemi, tout frais, tout équipés.

Et lorsque, après maintes victoires, — Il les ramène triomphants, — Il est glorieux de leur gloire. — Son pouls a, ce jour-là, de plus chauds battements.

Ce rédacteur en chef était très difficile dans le choix des articles de son journal. Un jour, demandant à un aliéné des poèmes, celui-ci, flatté, se mit à l'œuvre et apporta son premier article, qui commençait ainsi :

« Qu'est-ce ? Le journal de la maison de santé de Charenton est destiné à recevoir le pus de nos blessures. Pusons-donc », etc..

L'article fut déclaré incohérent et refusé.

Alors, l'auteur fit des vers :

J'aime le feu de la fougère, — Ne durant pas, mais pétillant; — La fumée est âcre de goût — Mais des cendres de la Fou-j'erre. (Signé : MIC-MAC.)

Effectivement le poète n'avait pas plus de chance que le prosateur; le Comité n'aimait pas l'esprit, se fâcha et écrivit à son collègue : « Apprenez donc à épeler votre Mic-Mac, je vous offre une collaboration que je vous payerai à coups de pied au derrière, si cela me fait plaisir. »

Ces vers sont d'un malade de Sentoux, qui changeait de personnalité, même de sexe, très couramment :

Lorsque dans ma cellule où parfois je sommeille, — Un doux songe embellit les heures de ma nuit. — Souvent la liberté de mon rêve m'éveille. — Suis-moi, je te fais libre, abrité sous mon aile, etc.

Les vers ci-dessous sont rapportés par Anthème et Drommard :

Ils affirment que je suis fou ! — J'avais un rat dans la cervelle; — Mais il est rentré dans son trou — Sans avoir besoin d'une échelle; — Saint Baudelaire, mon patron, —

Tu sais que j'ai dans un clystère — De lin, de mauve et d'amidon, — Absorbé l'âme de Molière. — Si tu n'es pas un animal, — Tire-moi de cette boutique. — Je te fais grand amiral — Dans ma flotte de l'Atlantique.

M. le docteur Lévy-Valensi, dans une leçon faite le 30 mai 1934, à Sainte-Anne, sur l'inspiration poétique et la psychopathologie, a présenté une malade âgée de 26 ans qui depuis 6 mois vivait dans un état d'anxiété continue en répétant : « Je vais mourir, c'est pour aujourd'hui », et des lamentations dramatiques accompagnées d'une incapacité de tout effort et de l'insomnie.

« Entrée dans mon service de l'Hôtel-Dieu depuis deux mois, nous dit-il, elle adresse des lettres pathétiques à son mari et des plaintes aux personnes qui la visitent, si bien que son mari est considéré comme un criminel d'empêcher sa femme de mourir chez elle.

« En face de notre incompréhension, elle nous joue deux comédies. La première fois, lors de la visite, elle simule une hallucination visuelle, puis, pendant plusieurs jours, elle simulait l'agonie, et elle gâte dans son lit. Depuis quelques jours, sa correspondance est devenue fébrile, ininterrompue, toujours sur le même thème triste. Le mari remarque bientôt que certaines fois les lettres sont scandées, bientôt elle écrit en vers; dès ce jour tout le monde a reconnu qu'elle était folle. Cette malade, soulignons-le, n'a aucune éducation littéraire, elle déteste la poésie.

« Actuellement prise d'une véritable graphorrhée rimée, elle couvre de vers des feuilles nombreuses. L'enthème est toujours le même : La mort, les adieux, les regrets, l'amour ? pour son mari et des déclarations

à une jeune malade du service. Ces vers sans régularité ne sont pas sans quelque beauté et ont par endroit un petit ton Verlainien. »

La Rose

Un jour sur mon chemin, — J'ai trouvé une jolie rose. — Elle avait un doux parfum; — Elle me semblait à peine éclore. — Je l'ai prise entre mes doigts — Pour mieux la respirer. — Mais, hélas ! en une seule fois, — La pauvre rose s'est effeuillée, — Et de la fleur trouvée, — Il ne me reste rien — Qu'une goutte de rosée — Et un peu de parfum.

La dernière vision

Allez, venez ma poupée blonde, — Je l'ai revue une fois encore — Et j'emporterai dans ma tombe — La vision de ses cheveux d'or. — Elle est venue, ma chère petite, — J'ai regardé ses jolis yeux — Et je m'en vais partir bien vite — Pour la retrouver dans les cieux, etc.

Dédiés à une jeune malade de service

Je vais bientôt mourir, — J'écris ceci pour vous. — Je vous ai vu sourire, — Sourire jusqu'au bout. — Je n'ai qu'un souffle à peine. — Vous ne me croyez pas, — Je vous aime quand même, — Car vous ne savez pas. — Quand vous allez comprendre — Vous aurez des regrets — Et votre cœur tendre — Ne m'oubliera jamais, etc.

Je crois, chez cette malade, à un état mélancolique, soit que l'on envisage l'action sthénisante de l'anxiété, soit un état mixte; la malade va peut-être évoluer vers la manie. En effet, elle est assez discordante, elle est triste mais nullement inhibée. Le passé schizoïde, la discordance actuelle, l'apparition, au cours de la puerpéralité (période de lactation), de son état mélanco-

lique, obligent à faire des réserves sur la possibilité d'un état schizophrénique. »

En juillet dernier, la même malade a été présenté par M. le docteur Lévy-Valensi à la Société Médico-Psychologique avec les conclusions suivantes :

1° Le caractère automatique, si souvent discuté, y paraît de façon évidente; comme nous demandions à cette jeune femme pourquoi elle nous écrivait, elle nous répondit : « C'est plus fort que moi, cela me fait du bien, me délivre. »

2° La précession du rythme sur le poème, précession qui est bien compréhensible, puisque le rythme est le langage naturel de l'émotion.

« J'ai, avant que les mots viennent, écrit Bùhler, une conscience du rythme, quelque chose comme un schéma du temps. »

3° Cette inspiration poétique est survenue chez un hyperémotif au cours d'un accès de mélancolie anxieuse.

4° Coïncidence de cette activité poétique avec l'amélioration de la malade. En somme, forme naturelle : inspiration chez un schizoïde.

Cette faculté de produire des œuvres littéraires a conduit quelquefois les malades des asiles à se réunir pour composer des journaux. Voici quelques titres dans les différents pays :

En Angleterre : *The New Mousi, The York Star, The Opal.*

En France : *Le Glaneur de Madopolis.*

En Italie : *Cronaca del Maucomio di Sinea, Diario dell' Ospizio di Pesaro, Gazzetta del del Frenoconio de Reggio.*

DES POETES MALADES

L'inspiration qui naît à la faveur de la sensibilité d'une part et de l'imagination d'autre part, et sans laquelle aucune œuvre poétique n'existerait, pour beaucoup d'auteurs, est une manifestation pathologique.

Socrate disait déjà : « C'est uniquement lorsque, échauffés par l'harmonie et le rythme, que les poètes entrent dans le délire et qu'ils composent. »

« Il faut être en état de folie, écrit Cicéron, pour faire de beaux vers. »

« Les plus belles poésies de Kuh, dit Bauer, ont été écrites dans un état intermédiaire entre la folie et la raison. »

Moreau, dans *La Psychologie morbide*, écrit : « L'état d'inspiration, soit poétique, soit prophétique, est précisément celui qui offre le plus d'analogie avec la folie réelle. Entre l'homme de génie, qui se demande si les idées écloses dans son cerveau échauffé par l'enthousiasme, sont bien de lui, et l'aliéné qui les rapporte à une puissance supérieure, à un génie familier ou à Dieu même, il n'y a, psychologiquement parlant, de différence que dans le degré de l'excitation cérébrale. »

Il est vrai que chez Le Tasse et Byron l'inspiration prenait parfois un aspect obsessionnel. « Le besoin d'écrire, écrit Byron, bouillonne en moi comme une torture dont il faut que je me délivre. »

Réveillé Parise, dans *Psychologie des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, prétend qu'une personne à l'état d'inspiration présente même des signes clini-

ques !! : « On remarque chez cette dernière, dit-il, le pouls très lent, peau décolorée, froide, la tête en feu, les yeux brillants, injectés, égarés; le moment de la composition une fois passée, l'auteur lui-même ne comprend souvent plus ce qu'il écrivait tout à l'heure. »

Il est indéniable que l'inspiration a un caractère automatique. Lamartine disait souvent : « Ce n'est pas moi qui pense, ce sont mes idées qui pensent pour moi. »

« Je chante, mes amis, comme l'homme respire, — Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire, — Comme l'eau murmure en coulant. »

« Je crois, écrit Goethe, que tout ce que le génie fait, il le fait d'une façon inconsciente. »

« J'ai, avoue Rousseau, l'idée embarrassée, lente à naître, à se développer, et je ne puis bien m'exprimer que dans les moments de passion. »

Antheume et Drommard expliquent dans la poésie et folie le mécanisme de cet automatisme, de la façon suivante : « Le phénomène de l'inspiration tend à rappeler l'impulsion morbide au point de vue clinique, mais, par son mécanisme essentiel, il serait à rapprocher avec plus de justesse des fonctions de l'instinct. Si l'on peut parler de l'automatisme psychologique en matière d'inspiration esthétique, comme en matière d'impulsion morbide, il faut se hâter d'ajouter que dans le phénomène surnormal, il n'est point question, comme dans le fait pathologique, d'un automatisme de destruction, mais d'un automatisme de perfection. L'un est un accident et une déchéance, l'autre est la manifestation supérieure d'un mode d'organisation ayant

atteint le maximum de son développement. Nous nous demandons dans quels automatismes (de destruction ou de perfection), Anthème et Drommard classeront cette forme d'inspiration de Nietzsche, quand il écrivait ? « J'aurais souhaité chercher ces images, cette musique, ces paroles que je ne les aurais pas trouvés. Et quand, demain, je relirai la page, je me demanderai : « Est-ce bien de moi ? »

L'atmosphère de l'inspiration, en tous les cas, soit avec son caractère instinctif, comme le décrit si justement Socrate : « Les poètes composent, non grâce à leur science inventive, mais par un certain instinct naturel », soit son automatisme de perfection, ou enfin soit son pseudo-automatisme, d'après M. le docteur Lévy-Valensi, est une atmosphère que certains auteurs créaient artificiellement, parfois d'une façon bizarre, par exemple Schiller mettant les pieds dans la glace et aspirant des pommes en fermentation, qu'il mettait exprès dans le tiroir de son bureau. Bossuet se retirant dans une chambre froide, la tête enveloppée de linges chauds. On dit de Leibnitz qu'il méditait horizontalement et Milton composait la tête renversée sur un fauteuil. Rousseau méditait au soleil, en plein midi, la tête nue, etc.

« En vérité, nous dit M. Lévy-Valensi, dans une leçon faite à Sainte-Anne, la ressemblance de l'inspiration est surtout frappante avec les phénomènes d'excitation. On sait que certains poètes : Musset, Verlaine, ont cherché dans l'excitation ébrieuse, le paroxysme de l'inspiration poétique; d'autres, comme Baudelaire, ont exploré, leur lyre en main, les paradis artificiels; mais l'excitation qui rappelle le mieux l'inspiration poétique

est celle de la manie. Le maniaque a des associations d'idées superficielles, il rime par assonance; son langage est souvent rythmé. Tous les auteurs qui ont étudié les relations de la poésie et de la folie, se sont arrêtés sur la ressemblance de l'excitation maniaque avec l'inspiration poétique. La poésie exprime souvent une morbidité triste qui sent la mélancolie; cependant, le mélancolique est un inhibé, mais l'anxieux est sthénique; on peut admettre que, dans quelques cas, l'inspiration poétique rappelle la dépression mélancolique avec état sub-anxieux. Enfin, si vous vous rappelez ce que je vous ai dit des relations de la poésie avec le rêve, vous concevrez que le terme schizoïdie naisse sous ma plume. « Le délire, écrit G. de Nerval, est l'épanchement du rêve dans la réalité. » La poésie ne pourrait-elle pas être assimilée à un tel délire ? Vous le voyez, nous arrivons, pour la poésie comme pour les maladies mentales, à la grande division de Krœplin et de Bleuler : « psychose périodique et schizophrénie ». Il est vrai que la constitution schizoïde se rencontre d'une façon quasi-constante chez les lyriques et les romantiques; celle-ci peut se stabiliser ou dégénérer en une psychose schizophrénique, comme dans le cas de Holderlin, qui, d'après Kretschmer, a passé du pôle sensible au pôle insensible, ou le cas de Strindberg, qui devint encore plus sensible après sa psychose. La schizoïdie prend presque toujours le type hypéresthésique chez les poètes et le type anesthésique est beaucoup plus rare que le type précédent.

Quoi qu'il en soit du mécanisme de l'inspiration et du caractère pathologique ou non de la poésie, dans notre thèse, nous tâcherons de prouver que l'étude de

certaines œuvres démontre l'aspect morbide de celle-ci et l'état pathologique de leurs auteurs et puis, la biographie de l'homme est inséparable de l'étude de l'œuvre, puisqu'elle l'explique; décider que l'œuvre d'un écrivain est indépendante de sa vie est toujours une erreur.

Il est certain que Rousseau, dans ses *Confessions*, ses *Dialogues*, et dans ses *Rêveries*, comme Musset dans ses *Confessions* et Hoffmann dans le *Kreissler*, etc., se bornent à se représenter minutieusement.

« Les œuvres des poètes, écrit Saâdi, sont des miroirs dans lesquels ils se regardent pour se décrire. »

LORD BYRON

M. le docteur Lévy-Valensi, dans « La Semaine des Hôpitaux de Paris » du 15 octobre 1927, et dans une leçon faite le 30 mai 1934 à la clinique de Sainte-Anne, fait une étude médico-psychologique très détaillée de Lord Byron, démontrant que le célèbre auteur de Child Harold était incontestablement un périodique.

Nous transcrivons intégralement, de cette leçon, dans les pages qui vont suivre, ce qui a trait à Lord Byron.

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES.

Ligne paternelle :

Le père Jack est un déséquilibré, buveur et débauché, le grand oncle William est un dangereux original, violent au point de tuer un de ses cousins au cours d'une querelle de cabaret; cruel et débauché, il nourrissait sur son corps une légion de grillons.

Ligne maternelle :

La mère, Catherine de Gordon de Gight, est une déséquilibrée émotive.

Le grand-père (de l'aveu même du poète) était un mélancolique : « Vous savez, ou vous ne savez pas, que mon grand-père maternel (homme très instruit et aimable, à ce que j'ai ouï dire), avait été fortement soup-

conné de suicide; on le trouva noyé dans l'Avon, à Bath, et un autre mien parent très proche, de la même branche, s'empoisonna et fut seulement sauvé par le contre-poison; il n'y avait pas de cause apparente au premier de ces événements, car mon grand-père était riche, considéré, avait des ressources intellectuelles remarquables, à peine quarante ans, et n'était adonné à aucun vice dégradant; cependant, son genre de mort et son caractère mélancolique donnèrent de grands soupçons. Le second avait une cause et de laquelle il ne m'est permis de ne rien dire. J'étais beaucoup trop jeune au moment où la chose avait eu lieu pour que l'on me mît au fait et je n'en ai ouï parler que quelques années plus tard et après la mort de ce parent. Je crois donc pouvoir dire que mon abattement est organique. On m'a toujours assuré que je ressemblais plus à mon grand-père qu'à aucune autre personne de ma famille paternelle, c'est-à-dire dans ses dispositions mélancoliques, car il était ce que vous appelez un homme de bon caractère, et moi, non. »

(Lettre de Byron à l'éditeur Murray,
du 20 septembre 1821.)

Antécédents personnels :

Byron est un émotif, il a, étant enfant, des colères furieuses avec bris d'objets puis tentatives puériles de suicide.

Crises :

J'en compte cinq durant sa courte existence (1788-1824).

Première crise :

En 1807, la première œuvre de Byron : « Heures de Loisir », décèle une crise mélancolique. On lit, dans la préface : « Quelques-unes de ces poésies ont été composées sous l'influence défavorable de la maladie et de l'abattement d'esprit. »

Et ces vers à sa Muse :

« Ce cœur désormais mort à l'enthousiasme fera taire tes accents, et ne te priera plus de chanter pour lui... Mes visions se sont envolées pour ne revenir, hélas ! jamais. »

Après cette crise, c'est une période d'hypervitalité, avec des excès sur lesquels je n'ai pas le loisir d'insister.

Deuxième crise :

Elle paraît déclanchée par la mort de sa mère qu'il apprend à son retour d'Orient (1811) :

« Je deviens nerveux, ridiculement nerveux, autant qu'une petite maîtresse; votre climat me tue, je ne puis lire, écrire, m'amuser ni amuser les autres. Mes jours se passent dans un état de langueur et mes nuits sans repos. Je reçois très peu, et quand on me vient voir je m'enfuis. Je ne sais si je ne finirai pas par la folie, car je trouve un manque d'ordre dans l'arrangement de mes idées qui me tourmente étrangement; mais cela ressemble plus à l'imbécilité qu'à la démence, comme Serope Davies ne manquerait pas de me le dire dans son style facétieux et pour me consoler. Une session du parlement me ferait peut-être du bien, n'importe quoi, pour me guérir de conjuguer ce maudit verbe s'ennuyer. »

(Lettre à Hodgson.)

Et à Murray :

« Dans les circonstances actuelles, et avec mes sensations d'à présent, je n'ai ni harpe, ni cœur, ni voix. »

Il écrit enfin à Harness, le 9 décembre 1811 :

« Je suis toujours d'assez mauvaise humeur le matin et ce jour-ci est aussi sombre que moi-même. »

Cette notion du malaise le matin, de cette anxiété si caractéristique du mélancolique, on la retrouve dans la correspondance de Byron à chacune de ses crises.

En 1812 et 1813, on constate des éléments d'excitations. L'œuvre poétique prend de l'expansion; *Childe Harold* paraît le 10 mars 1812. C'est un triomphe. « Un matin, dit Byron, je me réveillais célèbre. Puis, c'est comme par saccades. La production du *Giaour* en quelques jours; de *La Fiancée d'Abidoss* en quatre jours; de *Lara* en quelques soirées, en revenant du bal.

Le poète, en quelque temps, veut jouer un rôle politique, il prend la parole deux fois au Parlement en faveur de causes d'ailleurs très généreuses, mais qui surprennent chez un homme entiché de sa noblesse autant qu'un Saint-Simon, et élevé dans un milieu anglican. Le 8 mars, il défend la cause des émeutiers briseurs de métiers de Nottingham; en avril 1813, il parle pour l'émancipation des catholiques.

Les succès mondains se multiplient et, avec eux, les conquêtes féminines multiples, car Byron met déjà en pratique les vers qu'il écrira plus tard : « L'amour est un épisode dans la vie de l'homme, c'est toute la vie de la femme ! »

En 1813, nous lisons dans le journal :

« Je suis ennuyé encore plus que de coutume et tout à fait accablé de ce maudit verbe que je ne cesse

de conjuguer. Je suis trop indolent pour me brûler la cervelle. Je ne veux pas me laisser tenter. »

Et, plus loin :

« J'ai des rêves terrifiants; me laisserai-je donc épouvanter par des ombres ? N'importe, et si je rêve encore ainsi, j'essayerai si l'autre sommeil, le plus profond, a encore les mêmes visions. »

Puis :

« Je suis abîmé de pesanteur, de stupeur et de mauvais rêves; si je suis fou, au moins suis-je un fou qui doute, et je n'envie à personne la certitude de sa sagesse basée sur sa propre opinion. L'inquiétude de mon esprit me dit qu'il y a en moi quelque chose qui surpasse ce qui se voit. »

Dans une lettre à Mooré, du 31 mai 1814 :

« Je n'éprouve point de dégoût, mais je reste indifférent à tout ce qui attire les autres. La preuve en est que les obstacles les plus légers suffisent à m'arrêter. Ce n'est pas de la timidité, car il fut un temps où j'ai osé assez entreprendre d'assez importantes choses, et, dans presque tous les cas, les obstacles sont un stimulant, mais aujourd'hui, pour moi, si un brin de paille me barrait le chemin, je ne me baisserais pas pour l'écarter. »

A cette période, Byron, comme au cours de toutes ses étapes morbides, se livre à des excès de boisson. Le 9 avril 1814, il écrit à Moore : « Nous avons sablé bourgogne et champagne jusqu'à deux heures de la nuit, puis soupé, enfin pris un punch à la Régence, composé de madère, d'eau-de-vie et d'une infusion de thé vert, toute eau pure étant expressément défendue. »

C'est en période morbide qu'il compose ses princi-

pales œuvres. Il écrit quelque part : « Mes accès se terminent par des vers ».

Le 10 avril 1813, il s'adresse à Murray à propos de *Giaour*, lui demandant de surseoir l'impression : « Je suis saisi d'un nouvel accès et j'ai immensément à insérer dans les autres parties de mon œuvre. »

En avril 1814 se produit un incident qui, à mon sens, est caractéristique de la mélancolie. Byron va trouver Murray, son éditeur, et le supplie de lui rendre ses manuscrits qu'il considère comme indignes de lui. Ce sentiment d'indignité, cette méconnaissance de sa valeur, d'une œuvre trouvée bonne quelques jours plus tôt et que l'on retrouvera bonne un peu plus tard, est à mon sens, pathognomonique de la mélancolie.

Ainsi donc, en 1814, Byron est dans un état de déséquilibre certain. Est-il encore malade à la fin de cette année ? C'est probable. En tous cas, s'il est sorti de sa crise de mélancolie, il est guetté par la réaction maniaque ; or, dans cette éventualité, que fait-il ? il se marie.

Il a avec sa femme une attitude si étrange qu'elle songe à consulter un aliéniste. Puis c'est la séparation, le divorce, la réprobation de l'Angleterre et le départ pour toujours.

Quatrième crise :

En 1818, à Venise, période de débauche, d'excitation, d'excès de tous ordres, peut-être manifestations maniaques, mais en tous cas, au début de 1818, crise de mélancolie, avec mauvais état général, amaigrissement, fièvre, etc.

Cinquième crise :

En 1821, Byron est à Ravenne le sigysbée de la comtesse Guiccioli. Après avoir manifesté une activité

politique insolite, il tombe dans une nouvelle crise de mélancolie.

Le 6 février, il écrit dans son journal : « Quelle est donc la raison qui fait que j'ai été toute ma vie plus ou moins ennuyé et que s'il y a différence, je le serais plutôt moins que je ne l'ai été, autant qu'il m'en souvient à l'âge de 20 ans. Je ne sais comment répondre à cela, mais je présume que c'est affaire de constitution, aussi bien que de m'éveiller triste, ce qui m'arrive invariablement depuis nombre d'années... Le cas est désespéré, car je ne crois pas être à beaucoup près aussi ennuyé que je l'étais à dix-neuf ans. La preuve en est qu'alors il me fallait jouer, boire, ou me donner un mouvement quelconque, sans quoi j'étais misérable. A présent, je puis rêver tristement, en repos, et je préfère être seul qu'avec n'importe qui, excepté la dame que je sers. Mais je sens quelque chose qui me fait penser que si jamais j'atteins la vieillesse, je mourrai par le crâne, comme Swift. »

Le 9 février :

« Ce qui prend davantage de jour en jour sur moi, c'est une paresse et un dégoût plus puissant que l'indifférence; si j'en sors c'est par des accès de fureur. Je présume qu'à moins que je ne meurs d'accident ou de toute autre façon subite, je m'éteindrai comme Swift, par la cime. »

A la même date :

« L'effet de toute espèce de vin et liqueur est étrange. Ils rasseoient mon âme et la rendent sombre; sombre au moment même de leur influence et presque jamais gaie plus tard. Ils me calment pour un temps, mais d'une façon triste.

« Je réfléchis et me demande quelle peut être la raison qui fait que je m'éveille toujours à une certaine heure de la matinée et toujours en très mauvaise disposition. Je pourrais dire, dans un véritable désespoir, et avec un profond dégoût de toute chose, même de ce qui m'avait plut la veille au soir. Au bout d'une heure ou deux, cette impression passe et je me rendors ou du moins me tranquillise. J'avais en Angleterre, **il y a** cinq ans, le même genre d'hypocondrie, mais accompagnée d'une soif si violente qu'il m'est arrivé de boire jusqu'à quinze bouteilles d'eau de soda dans une nuit sans pouvoir me désaltérer. »

Dans sa lettre à Moore du 6 octobre 1821 :

« Ce dont je me plains et ne puis me débarrasser, c'est de ces abattements d'esprit toujours croissants, sans cause suffisante. Il faut que cette mélancolie soit organique car je ne me connais rien qui doive m'abatre à cet excès. Le vin me rend féroce, soupçonneux et même querelleur. Le laudanum a un effet semblable et je puis en prendre beaucoup sans m'en ressentir. »

Il faudrait dire encore l'excentricité des réactions lors de la tragique mésaventure de Shelley. Les originalités qui précédèrent le départ pour la Grèce, la crise d'excitation furieuse à Vathys, dans l'île d'Ithagues, en 1825, la crise d'épilepsie du 11 février 1824, mais tout cela, comme la mort, le 18 avril 1824, est susceptible d'interprétations différentes.

EDGAR POE

*Les hommes m'ont appelé fou, mais
la science n'a PAS encore décidé si la
folie est, ou n'est pas, la plus haute
intelligence.*

Poë.

Le poète et l'écrivain que nous allons étudier avec sa courte vie nous a donné des œuvres d'un lyrisme, d'une épouvante rigoureuse et poignante à la fois, et toujours d'une originalité peut-être jamais égalée. Quoi qu'il soit, son caractère original imprima dans la littérature une empreinte forte et durable, non seulement dans les pays anglo-saxons, mais également en France. Des poètes comme Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, des conteurs comme Villiers de l'Isle-Adam, Guy de Maupassant, Richespin, se complurent à s'inspirer de sa puissance d'évocation, du fantastique, du pervers et du morbide, ainsi l'influence de l'auteur américain fut d'autant plus profonde sur certains qu'ils étaient eux-mêmes plus prédisposés par quelques affinités pathologiques à la mieux subir.

C'est aussi à son école que se sont formés les auteurs de romans policiers : Eugène Sue, Ponson du Terrail, Conan Doyle, de même que Poë a inspiré les romans scientifiques de Jules Verne, de Wells.

« Victime ou coupable, Poë reste un être génial, aussi frémissant en sa chair malade qu'en ses extases lyriques, aussi digne de pitié que d'admiration », nous dit M. Louvrière, lequel d'ailleurs nous guidera dans l'exposé de cette étude.

A 30 ans, on nous le décrit tel :

Visage au teint cadavérique, front olympien, nez délicat avec larges narines, dont l'ampleur accompagne rarement cette forme; langue apparemment trop grande pour la bouche, dents mal plantées, et surtout asymétrie faciale et cranienne, avec déformations pariétales et occipitales, et un léger strabisme convergent, des tressaillements nerveux qui agitaient continuellement la lèvre supérieure.

Né d'un couple de cabotins, misérable, alcoolique et phtisique, dans les pires conditions hygiéniques. Il eut un frère mal équilibré mort jeune de la bacillose, et une sœur qui fut toute sa vie une arriérée. Cet Anglo-Saxon, au caractère français, nous dit lui-même : « Mon père et ma mère moururent de la poitrine à quelques semaines de distance l'un de l'autre. » Il écrit à son cousin : « Méfiez-vous d'un mal qui a été le fléau de notre famille, qui était l'usage immodéré de la bouteille. »

Avec une hérédité si écrasante, il est naturel de constater que son enfance n'a pas passé sans des troubles de l'affectivité très marqués. En effet, il était impulsif, nerveux et capricieux. « Ma vie était une loi domestique, raconte-t-il dans son autobiographie, et mon âme se refusait à toute entrave. » Ou encore : « A un âge où peu d'enfants ont quitté les jupons de leur mère, j'étais livré aux impulsions de ma volonté, et, devenu de fait, si ce n'est de nom, le maître de mes actions », dit un de ses premiers poèmes. Aussi, à l'école, il s'irritait facilement, il menaçait ses parents adoptifs de s'enfuir de l'école.

« Je suis le descendant d'une race facilement surex-

citabile, confesse-t-il, en sa tragique anticipation de l'avenir, et je donnais dès ma plus tendre enfance la preuve que j'avais pleinement hérité du caractère de ma famille, je devins opiniâtre, je m'adonnais aux caprices les plus insensés, et je fus la proie des passions les plus indomptables. »

Ayant perdu son père et sa mère à l'âge de 2 ans, il fut élevé par des parents adoptifs. Il aime sa mère d'une affection orgueilleuse et superficielle. Il arrive par son ingratitude et sa désobéissance; et malgré le grand intérêt que son père adoptif lui témoignait, à se faire chasser et déshérité par celui-ci.

Quand l'espérance de l'aide précieuse de sa pseudo-famille est abolie en lui, il commence à supplier, se fâcher, menacer et même injurier son père adoptif. « Ce vieux coquin-là, écrit-il à un ami, m'aimait comme si j'avais été son enfant, mais il ne m'en fit pas moins, en somme, mener une vie de chien; de ma première année à ma cinquième, il me gratifie de râclées très régulières, de 5 à 15 ans me menace à toute heure de la maison de correction; de 15 à 20 ans, il ne se passa pas un jour qu'il ne me promît de me laisser sans le sou ! A vrai dire, j'étais un mauvais drôle, mais, que voulez-vous ? C'était en partie de ma nature, un article de foi ! » Il a manifesté par contre toute sa vie un attachement reconnaissant à sa belle-mère, Miss Clemn.

Dans ses amitiés, Poë était aussi étrange et irrégulier que pour ses amours. Il a eu des amis très dévoués, mais n'en garda aucun. Il les a toujours éloignés par ses mauvaises humeurs et par sa maussaderie.

Les amours, chez l'auteur du *Corbeau*, ont un caractère nettement pathologique. A 16 ans, il est amoureux,

mais un amour déjà étrange pour une femme malade, beaucoup plus âgée que lui. Après la mort de celle-ci, il tombe dans une crise de mélancolie qui durera plusieurs jours et qui sera le premier accès de sa folie périodique. Durant cette courte crise, il passe toutes ses journées et une partie de ses nuits sur la tombe de la bien-aimée. (M. Louvrière qualifie cet état, avec beaucoup d'intransigeance, de nécrophilie !). Ses amours, d'ordinaire platoniques, prenaient un caractère sensuel, sans aller toutefois plus loin. Alors, il se montrait très épris, il écrivait des lettres enflammées, d'un caractère très bizarre. Ces déclarations d'amour se transformaient toujours en supplications, et, plus tard, elles devenaient violentes, d'une violence frénétique, et, enfin, il arrivait à regretter ses sentiments purs pour des femmes qui n'en valaient pas la peine !!! Les histoires d'amour de Poë rappelle nettement le syndrome que De Clerambault a appelé le Délire passionnel non interprétant avec ses trois stades : espoir, dépit, et rancune. Ses passions ne s'accompagnaient jamais d'un désir de possession et il a gardé la même distance avec sa femme bébé, qui, pour ne pas changer à son idéal féminin, était bacillaire; cela constituait d'ailleurs une mode du siècle. Il est curieux de remarquer qu'il racontait à sa femme toutes ses relations galantes, et lui montrait les lettres qu'il recevait d'une certaine Mrs Smith.

Ses antécédents mentaux. — Avec son hérédité chargée, il se donne de bonne heure à la débauche. Il devient un malade mental hanté de visions mystiques et de folles idées de grandeur. Il tombe dans une mélancolie anxieuse. C'est en vain que viennent succès,

fortune, et le bonheur de la vie de famille. C'est en vain, qu'à plusieurs reprises, la victime alarmée se ressaisit, se jure solennellement de lutter énergiquement contre le mortel ennemi attaché à sa chair, qui est la dipsomanie, à laquelle ses parents alcooliques ne sont nullement étrangers. Sa tare persiste. Elle accomplit sournoisement son œuvre, mine lentement et sûrement la pauvre personnalité de plus en plus profondément désagrégée. Ce n'est bientôt que plaintes navrantes, ou louanges exaltées, mystifications sensationnelles, de tenaces poursuites de projets gigantesques. Poë, balloté au gré de ses impulsions, promenant de ville en ville sa misère, devient un dément oscillant entre enthousiasme et déboires.

L'étude de l'œuvre mènera aux mêmes conclusions. Il a pour base fragile une sensibilité outrée. Il oscille de l'enfance à la mort, entre les phases extrêmes de l'extase et de la mélancolie; double source alternant de ses inspirations poétiques, sans parler des produits de ses exaltations dues uniquement à l'alcool et aux stupéfiants. De là, en prose comme en vers, ces brusques passages, du plus morne désespoir aux plus vibrantes exaltations; de là ce fervent culte mystique qui, à force d'unir la beauté et la mort, finit par les confondre; de là, ces macabres apparitions qu'amplifient les fumées de l'opium ou les vapeurs de l'alcool. Sous un vent de folie tremble toute cette œuvre, qui ne se soutient que par l'invincible logique d'heureuses proportions et par la secrète vertu d'artifices subtils.

La dipsomanie d'Edgard Poë est prouvable par ses biographies. « Ce n'était pas le goût du breuvage, nous dit un de ses camarades de collège, qui l'attirait. Sans

y tremper les lèvres à l'avance, ni humecter sa langue, il s'emparait d'un verre plein de rhum et, sans eau ni sucre, d'un trait l'avalait tout entier, sans la moindre apparence de plaisir. » C'est boire en barbare, d'après Baudelaire. Voici comment il nous l'explique lui-même : « Etant doué d'une nervosité excessive, je devins fou avec de longs intervalles d'horrible lucidité; durant ces accès d'inconscience absolue, je buvais... Dieu sait combien et que de fois !... Mes ennemis n'ont pas manqué d'attribuer cette folie à l'ivrognerie, et non pas l'ivrognerie à la folie. » Il sentait très bien que cette ivrognerie était due à sa chair malade. Parfois, il résistait de toutes ses forces, évitant les sorties, les cabarets, et les mauvaises compagnies, mais l'impulsion après des phases plus ou moins longues d'accalmie, le poussait vers la bouteille. » Ces accès, il les explique, les hait, et les regrette en termes émouvants et tourmentés : « Fou, je ne le suis pas, mais nerveux, oh ! oui, je le suis, et très nerveux, affreusement nerveux. La maladie a aiguisé mes sens, au lieu de les détruire ou de les émousser... Car, quelle maladie est comme l'alcool ? Mon tempérament et mon caractère ont, en leur ensemble, je rougis de l'avouer, éprouvé, sous l'influence du démon de l'intempérance, un changement radical pour le pire. Je suis devenu de jour en jour plus inégal en humeur, plus irritable, plus indifférent aux sentiments des autres... Je souffre d'une extrême dépression de l'âme, que je ne puis comparer à aucune sensation terrestre, mieux qu'au réveil du mangeur d'opium; chute douloureuse dans le monde banal, sensation glaciale, engloutissement, dégoût du cœur, irrémédiable dissolution de la pensée qu'aucune excitation

de l'imagination ne saurait ramener vers le sublime, car je suis un opiomane inguérissable, un esclave lié au joug de l'opium, un prisonnier qui en porte les entraves, et mes œuvres ont, comme ma volonté, pris les fantastiques couleurs de mes rêves, parfois follement excités par une dose immodérée d'opium... Oh ! alors, le rayonnement de mes rêveries, de ces aériennes visions qui soulèvent l'âme en une exaltation divine. » Je penche fort à croire, dit le docteur Carter, que ce fut à Baltimore que Poë prit l'habitude de ces drogues. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est pour échapper à l'emprise de l'alcool, qu'il se donna l'habitude d'user des opiacés, et cela d'ailleurs confirme sa dipsomanie.

La preuve incontestable de cette toxicomanie se trouve dans les œuvres qu'il produisit alors : les *Contes de Folio-Club* sont pleins de rêves opiacés, *L'Histoire de Brenice* le prouve jusqu'à l'évidence. Il écrit, dans « *L'Assignation* » : « Rêver c'est l'affaire de ma vie... Pourquoi, dans la froide vallée des ombres, ne pas s'abandonner éperduement à de magnifiques méditations ? A qui me faudra-t-il donc répondre de ma conduite ?... Qui me reprochera mes heures de contemplation ?... Qui appellera gaspillage de vie une activité qui n'est que le débordement d'énergies inépuisables ?

A cette dipsomanie indéniable vient s'ajouter de la dromomanie qui, venant par accès, l'accompagne toute sa vie malheureuse. « Ce n'est chez moi rien qu'une passion habituelle que d'errer à travers les bois, pendant une semaine, ou un mois de suite. Quand je suis pris d'un de ces accès de vagabondage, je le voudrais, qu'en réalité, je ne pourrais échapper à cette humeur, eussé-je à répondre au Grand Mogol, m'instituant héri-

tier de ses biens. » « Un jour, Miss Clemn vint me trouver, dit une amie, fort tourmentée au sujet de son Eddie (c'était ainsi que sa belle-mère l'appelait). Elle ne savait plus où il était passé et sa femme était presque folle d'angoisse. Je dis qu'il était venu me voir. On fait des recherches et on finit par le découvrir dans les bois, aux environs de Jersey-City, errant au hasard comme un insensé. Il fut trouvé une autre fois étendu et inconscient dans le fourgon aux bagages du train de Philadelphie et renvoyé par le conducteur dans un autre train du Havre de Grace à Baltimore. Là, arrivé dans la nuit, il erra par les rues, et fut dans un état de stupeur, saisi par une bande de politiciens qui profitèrent de cet automatisme et, dès le matin, comme c'était un jour d'élection, promenèrent le malheureux de salle en salle et le firent voter à leur guise. C'était aussi vers cette époque qu'il écrivait : « Je souffre d'un affaiblissement, d'une dépression, tels que je n'en ai jamais éprouvé, je sens que mes paroles deviennent incohérentes. »

A la fin de sa vie, ses crises mentales se rapprochaient de plus en plus. « Alors que, nous dit un de ses amis, tout le monde le louait et la fortune commençait à lui sourire, il m'écrivait :

« Ma situation est agréable à bien des égards, mais il me semble, hélas ! que rien ne peut plus me causer de plaisir, ni la moindre satisfaction ; mes sentiments sont vraiment lamentables. Je suis malheureux, et ne sais pourquoi. Consolez-moi, prouvez-moi que je dois vivre, ayez pitié de moi. Je suis affreusement souffrant, d'une sombre tristesse inexplicable, je suis plein d'obscur pressentiments, rien ne me ranime ni ne me

console; ma vie me semble gaspillée; l'avenir m'apparaît comme un vide affreux. L'idée de la mort me hante, je voudrais pouvoir mourir. » Cette mélancolie le pousse plusieurs fois vers le suicide. « Venez me consoler dans ma tombe, suppliait-il une amie, car je serai mort bientôt. » Le directeur de « L'Union Magazine » raconte que quelques jours avant sa mort, tombé dans la démence complète, il est venu le voir et lui a dit : « Je vais vous demander refuge et protection pour mon salut, il me faut rester quelques jours caché chez vous. Vous aurez de la peine à croire ce que je vais vous raconter. J'ai surpris la conversation de certaines personnes complotant de me tuer. J'ai pu leur échapper. C'est par vengeance, vous savez, affaire de femmes... Si je faisais disparaître mes moustaches, il ne sera plus facile de me reconnaître. Voulez-vous me prêter un rasoir ? Il a eu plusieurs fois des hallucinations souvent visuelles, et probablement d'origine alcoolique. « De ma prison, confiant à un ami, j'ai vu une jeune femme, toute radieuse, par elle-même, ou par l'atmosphère qui l'enveloppait; elle m'adressa la parole du haut d'une tour crénelée. Ce même soir, j'ai vu Miss Clemn, je lui demandai pourquoi elle se trouvait en cette prison, elle m'a répondu qu'on l'avait soupçonnée de vouloir faire passer un faux billet de 50 dollars. »

L'onirisme de ce cerveau puissant a créé plusieurs chefs-d'œuvre, dont le *Corbeau* est un exemple frappant, et qui vient appuyer fortement notre thèse. Dans *Le Cœur Révélateur*, Poë décrit l'état mental d'un individu qui assassine un vieillard et l'enterre sous le parquet de sa chambre. « Au bout de peu de temps, je sentis que je devenais pâle. Je souhaitais leur départ;

la tête me faisait mal. Ils restaient toujours assis, et toujours ils causaient. Le tintement devint distinct. Il persista et devint plus distinct. Je bavardais plus abondamment pour me débarrasser de cette sensation, mais elle tint bon et prit un caractère tout à fait décidé, tant qu'à la fin je découvris que le bruit n'était pas dans mes oreilles. Sans doute, je devins alors très pâle. Mais je bavardais encore plus couramment, et, en haussant la voix, le son augmentait toujours. Que pouvais-je faire ? C'était un bruit sourd, étouffé et fréquent, ressemblant beaucoup à celui que ferait une montre enveloppée dans du coton. Je respirais laborieusement. Je causais plus vite, et avec plus de véhémence avec moi-même, mais le bruit croissait incessamment. Je me levais et je discutais sur des niaiseries, dans un diapason très élevé et avec une violente gesticulation, mais le bruit montait, montait toujours. Pourquoi ne veulent-ils pas s'en aller ? J'arpentais çà et là le plancher lourdement et à grands pas, comme exaspéré par les observations de mes contradicteurs, mais le bruit croissait régulièrement. Dieu ! Que pouvais-je faire ? Je jurais, j'écoutais et j'agitais la chaîne sur laquelle j'étais assis, et je la faisais crier sur le parquet ; mais le bruit dominait toujours, et croissait indéfiniment. Il devenait plus fort, plus fort, toujours plus fort, et les hommes causaient, plaisantaient et souriaient. Était-il possible qu'ils n'entendissent pas. Dieu tout puissant ! Non, non, ils entendaient, ils soupçonnaient et ils savaient. Ils se faisaient un amusement de mon effroi ! Je le crie, mais qu'importe ! Je ne pouvais pas supporter plus longtemps ces hypocrites sourires ! Je sentis qu'il fallait crier ou mourir ! Et maintenant encore, l'entendez-vous ? Ecou-

tez !... plus haut... plus haut... toujours plus haut !... Misérables, m'écriai-je, ne dissimulez pas plus longtemps... J'avoue la chose. Arrachez ces planches. C'est là ! Il est là ! Oh ! le battement de mon affreux cœur... »

Remarquons la puissance de l'imagination créatrice de cet halluciné, de cet obsédé, qui est une splendide œuvre littéraire et avec quelle force il nous fait assister à l'apparition d'une perception hallucinatoire, d'abord confuse, puis peu à peu distincte.

Cet homme, qui a eu plusieurs chefs-d'œuvres, ayant si remarquablement révélé à l'humanité, quelques-uns de ses plus rares aspects et de ses plus suprêmes émotions, n'était point qu'un fou, ou bien si le mot génie veut dire originalité supérieure, il y avait en sa folie une inséparable, autant qu'indéniable dose de génie. C'est bien l'opinion de Poë lui-même : « Ce que le monde appelle génie est une maladie mentale qui résulte de la prédominance excessive de quelques facultés. »

BAUDELAIRE

N'y a-t-il donc une providence diabolique qui prépare le malheur dès le berceau ?

BAUDELAIRE.

Quand il a neigé sur les pères, l'avalanche est pour les enfants !

V. HUGO.

Admirateur d'un déséquilibré et malade mental : Poë. Baudelaire lui-même avait le type véritable d'un fou. « Mes parents moururent tous, victimes d'une folie terrible », nous dit-il lui même.

Excentrique, anormal, et inadapté, il fut, depuis son enfance, un déséquilibré et plus tard il devint un halluciné et un mégalomane. On raconte que le poète allait dîner au café Riche sans cravate, le col nu, la tête rasée, et dans une vraie toilette de guillotinée, il se teignait en vert, vivait à côté d'un hideux lézard, et lançait des objets contre les vitrines des magasins à seule fin de les entendre se briser.

Il raconte lui-même une de ses bizarreries :

« S'étant levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté, et poussé à faire quelque action d'éclat, j'ouvre la fenêtre et j'aperçois un vitrier dans la rue. Je lui fais signe de monter et je réfléchis, non sans quelque gaité, que la chambre étant au sixième étage, et l'escalier fort étroit, l'homme devait opérer son ascension avec quelque peine.

Le vitrier paraît; j'examine curieusement toutes ses vitres et je lui dis : « Comment ! vous n'avez pas de verres de couleur ?... des verres roses, rouges, bleus, des verres magiques et des vitres de paradis ? Impudent que vous êtes !... Vous osez vous promener dans des quartiers pauvres et vous n'avez pas même des vitres qui fassent voir la vie en beau ? » Je le pousse alors vers l'escalier où il trébucha en grognant. Je m'approche du balcon. Je me saisis d'un petit pot de fleurs, et, quand l'homme apparaît au débouché de la porte, je laisse tomber perpendiculairement mon engin de guerre sur le rebord postérieur de ses crochets, le choc le renversant, il acheva de briser sous son dos toute sa pauvre fortune ambulatoire; ivre de ma folie, je lui crie furieusement : « La vie en beau, la vie en beau ! »

Ses amours anormales avaient toujours pour objet

des femmes phénomènes. Il éprouva des passions morbides pour des personnes laides, horribles, des négresses..., des naines... et des géantes... A une femme belle il témoigne le désir de la voir suspendue par les mains au plafond, et alors mordre en elle, et lui embrasser les pieds.

Orgueilleux, misanthrope et apathique, nous avouet-il: « Horrible vie, mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais me racheter ! »

Mort de la démence paralytique (Lombroso) ou de la démence alcoolique (Anthéume et Dromard).

En tous cas, nous savons son hérédité funeste et connaissons sa vie tourmentée. En plus on peut affirmer que sa paraphrénie et aphasie ont été préparées par la marche lente d'un agent à qui sûrement le trépan n'était pas étranger.

GERARD DE NERVAL

La mélancolie devenait sa muse.

A. DUMAS.

Antécédents. — Père original, se désintéressant de tout en général, et de son fils en particulier; mère ne paraissant pas être exempte de toute tare nerveuse.

Etant jeune, il se lance dans des ouvrages occultistes du 18^e siècle. Dès cette époque, il croit à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. A cette même époque, il ne peut tenir en place, travaille en marchant, loue plusieurs mansardes dans Paris; mais il n'en habite aucune. Il erre du matin au soir, et sur-

tout du soir au matin, jusqu'au moment où la police le ramasse. Parfois sa manie ambulatoire le conduit plus loin : il connaissait la moitié de l'Europe du bout des doigts pour l'avoir arpentée dans tous les sens à pied. Il est curieux de constater que c'est à la fin de sa vie, dans les intervalles de ses internements qu'il écrit ses œuvres les plus intéressantes.

Dans la sinistre nuit du 25 janvier 1855, il se pendit dans la rue.

GUY DE MAUPASSANT

Père ayant une intelligence médiocre, il fut toute sa vie un coureur d'aventures; mère, néant.

Guy de Maupassant fut atteint de bonne heure du délire mélancolique. Vers 1878, à 28 ans, il présente une inégalité pupillaire, il devient obsédé, se débauche et s'intoxique; bientôt les hallucinations apparaissent, hallucinations d'abord auditives et ensuite visuelles. Plus tard, son intelligence n'est plus maîtresse de ses actes; il tente de se suicider avec un coupe-papier et finit par demander à entrer dans une maison de santé.

A la fin de sa vie, il devient mégalomane. Il est mort, d'après le professeur Remond, de délire systématisé progressif, et d'après Anthème et Drommard, de la P. G.

Il est certain que les œuvres les plus remarquables de l'auteur de « Bel Ami » datent du début de sa démence paralytique, ainsi qu'il est facilement prouvable pour le philosophe allemand Nietzsche.

La panphobie de Maupassant est très émouvante

dans les lignes suivantes (Le Horla) qui démontrent la puissance créatrice de son imagination morbide.

« A mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaie de lire, mais je ne comprends pas les mots ; je distingue à peine les lettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'oppression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et la crainte du lit. Vers dix heures, je monte dans ma chambre, à peine entré, je donne deux tours de clef et je pousse les verrous. J'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... J'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit, j'écoute... j'écoute quoi ?... Est-ce étrange qu'un simple malaise, un trouble de la circulation ! peut-être l'irritation d'un filet nerveux ! un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante puisse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes et un poltron du plus brave. Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau, et mon cœur bat, et mes jambes frémissent, et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps, jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait pour s'y noyer dans un gouffre d'eau stagnante. Je dors longtemps, deux ou trois heures, puis un rêve, mais je sens bien que je suis couché et que je dors... je le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre, serre de toutes ses forces pour m'étrangler. Moi, je me

débats, lié par cette impuissance atroce qui nous paralyse dans les songes; je veux crier, je ne peux pas; je veux remuer, je ne peux pas. J'essaie, avec des efforts affreux, en haletant, de me retourner, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, je ne peux pas ! et, soudain je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul !... »

VERLAINE

*Nos parents ont mangé du verjus et
nous en avons les dents agacées.*

LÉVI-VALENSI.

D'un père alcoolique et d'une mère qui eut trois fausses couches naquit un garçon au teint pâle, terveux, au grand front olympien, au visage rond et pommettes saillantes, au nez court en pied de marmite, bref un mongolien à facies epicanthus, qui fut plus tard le poète Verlaine, l'un des créateurs du symbolisme !

Le docteur Nordau décrit de la façon suivante cet oligophrène à faculté poétique hypertrophiée :

« Nous voyons un dégénéré effrayant, au crâne asymétrique et au visage mongolien, un vagabond impulsif et un dipsomane!!! qui a subi la prison pour un égarement érotique, un rêveur émotif, débile d'esprit, qui lutte douloureusement contre ses mauvais instincts et trouve dans sa détresse parfois des plaintes touchantes. Un radoteur dont le langage incohérent, les expressions sans significations et les images bigarrées révèlent l'absence de toute idée nette dans l'esprit ! »

Il était, nous dit-on, maladif, paresseux, ayant des mœurs légères. La sensualité, confesse-t-il, me prit, m'envahit entre douze et treize ans. Dans un procès, après le témoignage de son ami Lepelletier (un avocat), le juge attribuait sa perversité à la laideur excessive du visage (faute de grive... selon l'expression du juge). Tandis que Porché, dans *la Vie de Verlaine*, nous assure qu'au lycée ses polissonneries étaient connues de tous. Il était considéré en retard parmi ses camarades de classe, sauf pour la poésie : Il envoya à 14 ans ses premiers vers à Victor Hugo en exil. A 17 ans, il était grand buveur. « Je me saoulais carrément, nous confie-t-il avec son style choquant, sous le prétexte que ça faisait pisser » ! A son état constitutionnel de dégénéré et pervers, il faut ajouter l'abus de l'alcool et des stupéfiants.

A 25 ans, c'était un grossier ivrogne, toxicomane, coléreux, brutal, débauché. Dans un accès de délire alcoolique, il tente d'étrangler sa mère en lui demandant « des argents !! » et puis, fou furieux, tombe dans l'apathie et le sommeil.

Un soir, il sort de chez lui pour aller chercher le médecin pour sa femme malade, oublie l'un et l'autre, s'en va, « obsédé de voyage », vagabonder pendant des mois en compagnie de son jeune ami Rimbaud, poète d'ailleurs comme lui. Arrivés à Londres, il envoie le hareng et la bouteille d'huile qu'il avait acheté dans un marché pour son « petit ménage » à la tête de Rimbaud, et repart seul en Belgique. (Un autre exemple de dromomanie). Quelques jours après, il pleure cette séparation dont il était le seul coupable. De la Belgique, il écrit à Rimbaud : « Je ne sais si tu seras encore

à Londres, quand ceci t'arrivera; je tiens pourtant à te dire que tu dois au fond comprendre, enfin, qu'il me fallait absolument partir, que cette vie violente que ta fantaisie créait ! ne pouvait m'aller foutre plus; seulement, comme je t'aime immensément (honni soit qui mal y pense), je tiens à te confirmer que si, d'ici trois jours je ne suis pas R'avec ma femme dans des conditions parfaites, je me brûle la gueule avec un revolver ! Tu devrais me pardonner si, comme c'est trop probable, je dois faire cette dernière... je la ferai au moins en brave... Ma dernière pensée sera pour toi, mon ami. Veux-tu que j'embrasse en crevant ton pauvre Verlaine. »

Après sa réunion en Belgique avec Rimbaud, il tire une balle sur lui, le blesse, l'affaire se traîne au commissariat de Bruxelles et ensuite en prison. Dans des accès mélancoliques, il tente plusieurs fois de se suicider. Bref, toute sa vie se partage entre débauche et accès de folie, même malgré les obstacles matériels et la maladie. A la fin de sa vie, il traîne d'hôpital en hôpital sa syphilis et sa cirrhose : « La vie de l'hostau, mon château de misère », écrit-il à un ami. Il rentre pour la première fois, en 1886, pour des gommès, à Saint-Antoine, puis Broussais et Tenon, où il était bien soigné, car sa renommée s'étendait de jour en jour : « Si bon, si gentil, ce Docteur Chauffard, je suis l'enfant gâté de la boîte », écrivait-il au comte Henri Carton de Wiart. Enfin, à l'âge de 51 ans, son lourd passé le pousse vers la phase ultime d'un cirrhotique et meurt d'une maladie intercurrente.

ALFRED DE MUSSET

« *Il cherche la solitude pour s'entourer du cocon de soie tissé par sa propre âme.* »

STRINDBERG.

Caractère instable, précoce et nature indécise. A quatre ans, il se prend d'une passion violente pour une cousine de douze ans plus âgée que lui. Il incarne douloureusement une sensibilité qu'accaparaît toute activité mentale qu'elle conduit au gré de ses caprices. A trois ans, c'était un enfant déjà trop impatient et enthousiaste, cet exemple nous le montre bien : Un jour qu'on venait de lui apporter des souliers rouges et tandis que sa mère lui peignait ses cheveux bouclés, Alfred, impatient, s'écria d'un ton larmoyant :

« Dépêchez-vous donc, Maman ! mes souliers neufs seront vieux !! »

Son frère y voit l'expression précoce d'un enthousiasme effréné.

Anthéume et Drommard disent qu'il n'avait pas tort. Il fut toujours agité. Musset amoureux apparaît comme un faible, un inégal, il représentait un exemple d'audition colorée; dinant avec sa famille, il soutint que la note *fa* était jaune, le *sol* rouge, une voix de soprano était une blonde et une voix de contralto une brune.

Vers 10 ou 12 ans, il subissait la fascination du cadre doré d'un vieux portrait qui lui servait à s'hypnotiser lui-même.

A 18 ans, il était déjà un rude buveur, se livrant aux

« boissons inspiratrices » (selon sa propre expression).

Une des scènes de ses délires alcooliques est décrite par G. Sand :

« Nuit horrible, six heures d'une frénésie telle que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des convulsions... ô mon Dieu, quel spectacle ! »

Des délires hallucinatoires ont été signalés quand Musset était assez jeune. A la première leçon pratique de l'amphithéâtre, à la vue des cadavres, il lâche la médecine et le soir il a des cauchemars: un cadavre sale et visqueux vient se coucher auprès de lui. Cette vision, d'ailleurs, obséda toutes ses nuits durant sa vie.

Pendant le séjour qu'il fit à Fontainebleau avec G. Sand, des scènes fâcheuses, confie celle-ci, se sont produites: « Une nuit en pleine forêt, Alfred se couche au fond d'un ravin, soudain, il entend un écho chanter un refrain obscène; puis il voit passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui court, pâle, les vêtements déchirés, les cheveux au vent, qui lui fait une grimace de haine et de mépris, alors il a peur et se jette la face contre terre, car dans cet homme il se reconnaît lui-même avec vingt ans de plus, des traits creusés par la débauche et la maladie! » Il me ressemblait comme un frère, confesse-t-il plus tard. « De Bâle, dans un assaut hystérique indéniable !! (nous dit M. Donnay) dans « la Vie amoureuse de Musset », il écrit à G. Sand: « Ah ! George, quel amour ! Jamais l'homme n'a aimé comme je t'aime ! Je suis perdu, vois-tu, inondé d'amour ! Je ne sais plus si je vis ! si je mange ! si je marche, si je respire, si je parle, je sais que je t'aime !... Je t'aime, ô ma chair et mon sang. Je meurs d'amour,

d'un amour sans fin, sans nom, insensé, désespéré, perdu ! Tu es aimée, idolâtrée jusqu'à mourir ! Eh ! non, je ne guérirai pas ! Eh ! non ! je n'essayerai pas de vivre et je t'aime mieux que cela ! mourir en t'aimant vaut mieux que de vivre. Je me soucie bien de ce qu'ils diront ; ils disent que tu as un autre amant ! Je le sais bien, j'en meurs ! ! mais j'aime, j'aime (curieux amour de partage). »

Chose curieuse, le partage et cette anomalie de l'amour se rencontrent aussi chez Paul Musset, son frère aîné. (Il épouse une ancienne maîtresse d'Alfred.)

Mme Allan écrit au sujet de l'auteur « Des nuits » : « Je n'ai jamais vu de contraste plus frappant que deux êtres opposés soient enfermés dans ce seul individu, l'un bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens ; l'autre violent, faible, *orgueilleux*, despotique, fou, dur, petit, *méfiant* jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, égoïste. »

MM. Anthème et Drommard écrivent à ce sujet : « Nous préférons nous en tenir à une étiquette plus vague et voir dans Alfred de Musset un type de terrain névropathique d'ailleurs entretenu et exagéré par des influences toxiques exogènes. »

Quoi qu'il en soit, les œuvres du poète portent souvent l'empreinte des anomalies dont il était sujet lui-même.

CONCLUSIONS

1) Le génie est un déséquilibre heureux de la faculté psychique.

2) Dans un grand nombre de cas, malgré certaines manifestations morbides que l'on trouve fréquemment chez les grands esprits, les causes de ce déséquilibre restent obscures.

3) Chez de nombreux hommes de génie, par contre, le rôle de la maladie semble manifeste de premier abord, et ce rôle ne se rencontre pas à un degré identique dans les différents domaines de l'activité humaine où le génie exerce son influence.

Ainsi dans la littérature, chez les peintres, musiciens et les meneurs de peuples, le côté pathologique de cette manifestation est beaucoup plus facilement démontrable que chez les mathématiciens et les savants, et parmi les premiers nous nous sommes occupés seulement des gens de lettres, lesquels offrent pour le but de cet ouvrage, une documentation abondante d'une richesse incontestable.

4) Chez les littérateurs même, nous avons remarqué que les réalistes et les prosateurs, qui ont généralement, d'après Kretschmer, une constitution cyclothymique, échappent plus facilement à cette règle que les poètes, les lyriques et les romantiques, et dans les œuvres de ceux-ci le drame occupe une place prépondérante.

5) Les poètes que nous avons pris comme exemples présentent des antécédents héréditaires, dont l'action

sur la constitution et le tempérament du sujet est hors de doute.

6) La constitution schizoïde se rencontre d'une façon quasi constante dans les exemples que nous avons choisis. Cette constitution schizoïde se stabilise chez les uns (d'où l'état chronique) ou dégénère chez les autres en une psychose schizophrénique comme dans le cas de Holderlin qui, d'après Kretschmer, a passé du pôle sensible au pôle insensible, ou le cas de Strindberg, qui devint encore plus sensible après sa psychose. Ajoutons que les constituants schizothymes, dans le cas qui nous occupe, se penchent en particulier vers le type hyperesthésique que vers le type anesthésique.

7) Sur cette constitution schizoïde se greffe souvent si ce n'est pas toujours, des états pathologiques et surtout la psychose périodique.

8) Disons enfin que la faculté poétique peut jaillir du néant, comme c'est le cas chez les aliénés. Ces œuvres, bien que médiocres, sont tout de même le point de départ et l'ébauche de cette faculté qui, dans notre thèse, prend une grande valeur.

VU : *Le Doyen* :
G. ROUSSY.

VU : *Le Président de la Thèse* :
H. CLAUDE.

VU et permis d'imprimer :
LE RECTEUR *de l'Académie de Paris* :
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIEL. — *Fragments d'un journal de ma vie* (Genève 1884-1887).
- ANTHEUME et DROMMARD. — *Poésie et Folie* (Paris 1926).
- AUDMOT (F.). — *Etude Médico-Psychologique sur A. de Musset* (Th. Lyon, 1906).
- BARRINE-ARVÈDE. — *Essai de littérature pathologique* (*Revue des Deux Mondes*, 1895).
- BAUDELAIRE. — *Paradis artificiels*.
- BEARD. — *Le Névrosisme Américain* (1880).
- BUGEAULT. — *Etude sur l'état mental de Rousseau* (1870).
- CLÉMENT. — *Musiciens célèbres* (Paris, 1868).
- COTTRAU. — *Lettres d'un monomane* (Naples, 1885).
- DECAMP. — *Le Génie des religions*.
- DEJERINE. — *De l'hérédité dans les maladies*.
- DESCHANEL. — *Physiologie des écrivains et artistes* (1864).
- DOSTOJEWSKI. — *Les Possédés* (1886, Paris).
- DOSTOJEWSKI. — *L'Idiot*.
- DUPOUY. — *Les Poètes de l'Opium : Aesculape* (mai 1912).
- DELPIERRE. — *Histoire littéraire des fous* (1866).
- FIGUIER. — *Histoire des découvertes*.
- FRUGIER R. — *Etude Médico-Psychologique sur Rollinard, ou contribution à l'étude des rapports du génie poétique et la névropathie* (Thèse de Paris, 1929).
- FLEURY (DE). — *Des effets du tabac sur la santé des gens de lettres* (1891).
- GRASSET. — *La supériorité intellectuelle et la névrose* (*Leçons clinique médicale*, page 682).
- MONTAGAZZA. — *De la névrose des grands hommes* (1883).
- MOREAU. — *Psychologie morbide* (Paris, 1859).

- NORDAU (M.). — *Psychologie et Physiologie du génie* (1897).
— *Dégénérescence* (1894).
- NICOLLE (Ch.). — *Biologie de l'invention*.
- PHILOMNESTE. — *Les fous littéraires* (1881).
- PETIT (G.). — *Etude médico-psychologique sur Edgar Poë*
(Thèse de Lyon, 1905).
- PARROT. — *Poésie d'un persécuté* (*L'Encéphale*, première
année, n° 4).
- QUENOUILLE. — *Beethoven* (Thèse de Paris, 1925).
- QUINCY (DE). — *Confession d'un mangeur d'opium*.
- REVEILLÉ-PARISE. — *Physiologie et hygiène des hommes
livrés aux travaux de l'esprit* (Paris, 1856).
- REGNAULT. — *Les Fumeurs d'opium* (*Aesculape*, janvier
1914).
- REGIS. — *Poésie et Folie* (*Revue philomatique* (p. 8-4) de
Bordeaux et du Sud-Ouest, 9^e année, n° 2).
- RIBOT. — *La Philosophie de Schopenhauer* (1885).
— *Revue Bleue* (1888, n° 9).
— *L'Hérédité psychologique* (1878).
— *Essai sur l'imagination créatrice*.
- ROGER. — *Voltaire malade*.
- ROUSSEAU. — *Confession d'un enfant du siècle*.
- REJA (M.). — *La Littérature des Fous*.
- SENToux. — *De la surexcitation des facultés intellectuelles
dans la folie* (Thèse Paris, 1867).
- SAULLE (Légrand DU). — *Signes physiques des folies rai-
sonnantes*.
— *Les Hystériques* (1883).
- TAINÉ. — *Histoire de la littérature en Angleterre*.
- VALÈRE (M.). — *Des faits et des paroles mémorables*.
- VIGEN. — *Le talent poétique chez les dégénérés* (Thèse
Bordeaux, 1904).
- VOIVENEL (P.). — *Littérature et Folie* (1908).
- WALTER (A.). — *Travail intellectuel et excitants artificiels*
(Thèse Paris, 1925).
- GARNIER (E.). — *Ecrits des aliénés* (Thèse de Paris, 1884-
1885).
- GANDOLLE (DE). — *Histoires des sciences* (Genève, 1873).

- HILLEMAND et CABANES. — *La Folie d'A. Comte* (Chr. méd., 1897).
- INGÉNIEROS. — *Langage musical et ses troubles hystériques*.
- JANET P. — *Psychologie expérimentale* (1926).
— *De l'angoisse à l'extase*.
- JOLY. — *Psychologie des grands hommes* (1891).
- KRETSCHMER. — *Manuel théorique et pratique de Psychologie médicale* (Traduction Paris, 1927).
— *La structure du corps et le caractère* (Traduction Paris, 1930).
- LELUT. — *Génie, raison, folie et le démon de Socrate*.
— *L'Amulette de Pascal*.
- LEUBA (Jame H.). — *Psychologie du mysticisme religieux*.
- LAUZIT (L.). — *Ecrits des Aliénés* (Thèse Paris, 1887-1888).
- LÉVY-VALENSI. — *Etude médico-psychologique sur Lord Byron* (*Semaine des Hôpitaux de Paris*, 15 octobre 1927).
— *Précis de psychiatrie*.
— *Inspiration poétique et psychopathologique qui paraîtra dans l'Hygiène mentale*, mars 1935.
— *Inspiration poétique morbide* (*Annales médico-psychologiques*, juillet 1934, page 223).
- LOUVRIÈRE. — *Etrange vie et étranges amours d'Edgar Poë*.
- LOYGUE (Gaston). — *Etude médico-psychologique sur Dostoïewski* (Thèse Lyon, 1903).
- LACASSAGNE. — *La Folie de Maupassant* (Thèse Toulouse, 1907).
- LESAGE. — *Enfant et Hérité*.
- LOMBROSO C. — *L'Homme de génie*.
- MAGNAN et LEGRAIN. — *Les Dégénérés* (1895).
- MARÉCHAL. — *Etude sur la psychologie des mystiques*.
- MARCÉ. — *De la valeur des écrits des aliénés* (*Journal de médecine mentale*, 1864).
- MAUDSLEY. — *Psychologie et pathologie de l'esprit*.
- MICHAUT. — *Tabac et Facultés mentales* (*Correspondance médicale*, 5 mars 1897).

